

LES
VIEILLES COUCHES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

EDMOND GONDINET



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1878

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

PERSONNAGES

MIRADOUX.....	MM.	GEOFFROY.
BOQUET.....		GIL-PÉRÉS.
VAUBALLAN.....		LHÉRITIER.
LE BARON DE LA BIGOTTIÈRE.....		MILHER.
LÉONARD.....		MONTEARE.
MARTIAL.....		PELLERIN.
BRAISILLON.....		LUGUET.
PIERRE.....		BOURGOTTE.
FLORENTIN.....		BELLY.
NOÉMIE.....	Mmes	MARIE MAGNIER.
ARCADIE.....		VALÉRIE.
MASCARETTE.....		GRANDVILLE.
BÉATRIX.....		JULIA DE CLÉRY.
HERMANCE.....		EUGÉNIE LEMERCINA.
FANCHETTE.....		RAYMOND.
LÉOCADIE.....		CHARVET.
CHARLOT.....		ELLEN-ANDRÉE.
LILINE.....		MIRTE.
FRANÇOISE.....		NENCY.

PAYSANS ET PAYSANNES.

De nos jours; le premier acte à Paris, le deuxième et le troisième
à Bobigny-le-Rasé.

Toutes les indications sont prises de la gauche du public. — Les changements
de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

S'adresser pour la mise en scène détaillée à M. GARAIN, au théâtre
DU PALAIS ROYAL.

LES VIEILLES COUCHES

ACTE PREMIER

Un salon très-luxeux à Paris. — Au fond, une large baie donnant sur un second salon. — A droite, pan coupé, porte conduisant à la salle à manger. — A gauche, deux portes, pan coupé et premier plan. — Au milieu de la scène, une table, avec plume, encre, papier, boîte à cigares, petite lampe. — A droite, un fauteuil. — A gauche, un canapé; devant le canapé, un petit guéridon, sur lequel se trouvent des cigarettes, des allumettes, un plateau avec un verre et une carafe d'eau. — Meubles, fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

FLORENTIN, puis BOQUET.

Au lever du rideau, on entend à droite des rires et le choc des verres, puis un bruit de vaisselle brisée. Florentin paraît à droite pan coupé, portant un plat monté, légèrement entamé.

FLORENTIN, à la cantonade.

Renversé!... renversé! Oui je l'ai renversée, la compote d'ananas. Je suis dans une semaine où je ren-

verse, et après?... (Descendant en scène.) Quand j'entends des petites dames qui disent des bêtises, ça me distrait... et après?... Il n'est pas loin le temps où il n'y aura plus de domestiques, non, il n'y en aura plus. Vous verrez que ça arrivera le jour où je serai assez riche pour en prendre. J'ai si peu de chance! (Il dépose le plateau sur la table du milieu, puis il découpe gravement une énorme tranche du plat monté, l'enveloppe dans un journal et la met dans sa poche.) Pour Adèle!

BOQUET, paraissant au fond.

Monsieur...

FLORENTIN, furieux d'être surpris.

Qui a ouvert la porte de l'antichambre?

BOQUET, descendant *.

Je suis entré à la suite d'une bombe glacée... qui arrivait trop tard. M. Miradoux?

FLORENTIN.

Je ne connais pas.

BOQUET.

Cependant, le concierge...

FLORENTIN.

Je connais M. de Miradoux.

BOQUET.

De? Ah! de? Vous êtes sûr?

FLORENTIN.

Très-sûr.

BOQUET.

Êtes-vous depuis longtemps à son service?

* Boquet, Florentin.

FLORENTIN.

Je ne suis pas à son service; je suis une personne de confiance que l'on prend par surcroît pour représenter. Je représente.

BOQUET, qui tenait une pièce de cinq francs, à part.

Alors cinq francs ne suffiraient pas... (Il prend un louis et le lui glisse dans la main.) Boquet, deuxième clerc chez maître Lafayolle, notaire à Paris. Je cherche depuis un an l'adresse d'un nommé Miradoux. J'ignore les prénoms.

FLORENTIN.

Le linge de monsieur (il tire un mouchoir de sa poche.) est marqué d'un N.

BOQUET.

Cultivateur.

FLORENTIN.

Cultivateur! Monsieur ne doit pas connaître.

BOQUET.

Marié, père de famille.

FLORENTIN.

Monsieur est tout à fait célibataire.

BOQUET.

Tout porte à penser que ce n'est pas lui; mais il pourrait avoir entendu parler de cet homonyme...

FLORENTIN.

Vous pourrez voir monsieur demain, de une heure à deux, je vous introduirai.

BOQUET.

Je voudrais lui parler ce soir.

FLORENTIN.

Alors je vous donnerai un conseil. (On entend crier à droite :

A la santé de Miradoux!) N'essayez pas. Monsieur boit du champagne depuis trois heures avec des petites dames; il ne serait pas en état de vous entendre.

BOQUET.

Je n'ai pas besoin qu'il m'entende, pourvu qu'il me réponde. Je repasserai.

Il remonte.

FLORENTIN, passant à gauche.

Eh bien! dans une heure, vous verrez M. de Miradoux.

Il regarde le louis que lui a donné Boquet.

BOQUET.

Merci. (Revenant et lui frappant sur l'épaule *.) Dans le cas où vous connaîtriez parmi vos clients et clientes quelqu'un qui voudrait acheter une petite propriété d'agrément à Asnières, avec rocher, bassin, cascade, jet d'eau et poissons rouges... ou un pavillon à Bougival, près la Seine, on peut canoter... ou un très-joli château en ruine, près de Lausanne, Suisse, conférant à l'acquéreur le titre de marquis, — il y a des gens que ça flatte, — je vous ferais une remise.

Il sort par le fond.

FLORENTIN.

Très-bien élevé, ce monsieur. (Il découpe une seconde tranche de plat monté.) Encore pour Adèle!

Il est interrompu par l'arrivée de Mascarette et d'Arcadie qui accourent du fond, entraînant Vaubellan es-oufflé. Florentin sort vivement par le pan coupé de gauche, en emportant le gâteau.

* Florentin, Boquet.

SCÈNE II

MASCARETTE, ARCADIE, VAUBALLAN.

VAUBALLAN, se débattant *.

Mes poulettes, mes jolies poulettes, vous m'essoufflez,
c'est très-dangereux quand la digestion n'est pas faite.

MASCARETTE, lui désignant une chaise à gauche du guéridon.
Asseyez-vous sur cette chaise, Vauballan.

Vauballan tombe assis sur la chaise.

ARCADIE.

Répondez sans barguigner, mon petit Vauballan.

MASCARETTE.

Tu connais M. de Miradoux?

VAUBALLAN.

C'est mon ami intime.

ARCADIE.

Où demeure-t-il?

VAUBALLAN.

Je ne sais pas.

MASCARETTE.

Tu as un ami qui donne des dîners à s'en poulécher
pendant trois semaines et tu ne sais pas où il demeure!

VAUBALLAN.

Présentement, il habite avenue de l'Opéra, numéro 64.

* Mascarette, Vauballan, Arcadie.

ARCADIE.

Nous savons bien où il habite présentement, puisque nous sommes chez lui.

VAUBALLAN.

Alors, c'est pour me parler de Miradoux que vous m'avez fait lever de table?

ARCADIE.

Vous ne comprenez pas ma situation?

VAUBALLAN.

Si vous voulez me faire comprendre quelque chose, donnez-moi un cigare.

Arcadie lui allume un cigare.

MASCARETTE, en haussant les épaules.

Et dire qu'on est censé aimer ces personnages décrépits! Faudrait-il être grue!

Elle allume une cigarette.

ARCADIE, à Vauballan.

Voilà un homme très-bien... qui a un beau nom : de Miradoux... qui doit être riche...

MASCARETTE, assise à gauche.

Il l'est... un homme qui donne de ces diners-là... Je n'ai pas besoin de passer chez son notaire.

ARCADIE.

Il me fait la cour depuis quinze jours, il s'est toqué de ma petite personne.

VAUBALLAN.

Vous croyez?

ARCADIE.

Mon ami, quand un homme attend huit jours...

VAUBALLAN.

Sans se croire bête...

ARCADIE.

Il est pris; quand il en attend quinze...

VAUBALLAN.

Archi-bête...

ARCADIE.

Il est toqué.

VAUBALLAN.

Et Miradoux attend?

ARCADIE.

Mais je vais céder à ses vœux.

VAUBALLAN.

Ah!

ARCADIE, baissant les yeux.

Je le crains. Je lui ai écrit aujourd'hui une lettre si tendre!... si tendre!... (Changeant de ton.) Et j'apprends qu'il ne passe qu'un mois à Paris! Il vit le reste du temps à la campagne, et il ne veut pas me donner son adresse.

VAUBALLAN.

Naturellement.

ARCADIE.

Pourquoi naturellement? puisqu'il est garçon?

MASCARETTE.

Oui, puisqu'il est garçon?

VAUBALLAN.

C'est que la province est un peu bête.

MASCARETTE.

Tu veux dire bégueule !

ARCADIE.

Eh bien ! alors, qu'il m'épouse.

VAUBALLAN.

Voilà bien Arcadie ! Il faut toujours qu'on l'épouse.

ARCADIE.

Ça vous étonne ? Apprenez, Vauballan, que je ne demande qu'à être une femme honnête, moi... mais je ne peux pas toute seule.

VAUBALLAN.

Que vous manque-t-il ?

ARCADIE.

Un mari.

VAUBALLAN.

Elles veulent toutes un mari, maintenant.

MASCARETTE, se levant.

Puisque c'est ça qui apporte la considération !

VAUBALLAN, se levant et s'approchant de Mascarette.

On vous en donnera de la considération pour la perdre !

MASCARETTE.

Ah ! Vauballan, si tu voulais... me ramener à la vertu

VAUBALLAN.

Non, non, le chemin serait trop long.

MASCARETTE.

Insolent !

Elle remonte. Vauballan va s'asseoir à gauche.

ARCADIE, allant à Vauballan *.

Vous ne savez pas si votre ami veut rester célibataire?

VAUBALLAN.

J'aime à le croire.

ARCADIE.

Quel dommage! Un homme si bien conservé!

MASCARETTE.

Et si aimable avec les femmes!

VAUBALLAN.

Ne t'emballe pas, Mascarette.

ARCADIE, assise près de Vauballan.

Vivre seul comme un sauvage! s'exposer à épouser sa cuisinière!

MASCARETTE.

Qui le trompera!

ARCADIE.

Ma parole d'honneur, ça me fait de la peine... moi qui aime tant la campagne! S'il voulait!... j'ai une promesse de mariage toute prête dans ma poche.

VAUBALLAN.

Vous croyez encore aux promesses de mariage, vous?

ARCADIE.

Oui, Vauballan, j'ai vu dans les cartes que je me marierais comme ça, valet de carreau suivi de l'as de cœur, avec le sept de trèfle.

VAUBALLAN.

Combien le dédit?

* Vauballan, Arcadie, Mascarette.

ARCADIE, se levant et gagnant la droite.

Je n'en mets plus. Quand il y a un dédit, on vous répond que c'est un marché, et on plaide pour ne pas payer. Et on gagne ! et le tribunal vous flanque à la figure que c'est immoral ! Immoral, le mariage !

MASCARETTE *.

On voit bien que les juges sont mariés !

ARCADIE.

Maintenant, j'ai des engagements d'honneur. On m'en a déjà signé quatre, ça n'a pas réussi. Mais il suffit de tomber une fois sur un homme délicat.

MASCARETTE.

Ils sont si rares ! (A Vauballeo.) Ils sont si rares !... Le voilà endormi. Ah ! oui, il faudrait être grue !

ARCADIE.

Je suis sûre que monsieur de Miradoux est délicat. As-tu remarqué une chose, toi ? il porte en breloque un médaillon en argent qui ne vaut pas quarante sous.

MASCARETTE.

C'est très-laid, mais il m'a toujours intriguée, ce vilain médaillon.

ARCADIE.

Quand on porte en breloque un bibelot qui ne vaut rien, c'est qu'il est sans prix ou que c'est un fétiche.

MASCARETTE.

As-tu envie de le lui prendre ?

ARCADIE.

Je veux le lui changer.

* Vauballeo, Mascarette, Arcadie.

MASCARETTE.

Comment ?

ARCADIE.

Je veux lui en donner un pareil, où j'ai mis une mèche de mes cheveux. La somnambule m'a dit que j'épouserais un homme d'âge qui porterait une mèche de mes cheveux en breloque. (Le baron paraît à la porte de droite, pan coupé. Le baron de la Bigottière ! il va me donner l'adresse de monsieur de Miradoux ; il le tutoie.

SCÈNE III

MASCARETTE, ARCADIE, VAUBALLAN,
LE BARON.

Le baron entre tenant un cerisier en pot, couvert de cerises.

LE BARON *.

Mes toutes belles, je vous apporte ce cerisier...

ARCADIE, le prenant par le bras et le faisant descendre.

Baron...

MASCARETTE, de même.

La Bigottière...

LE BARON, continuant.

En miniature.

ARCADIE.

Vous connaissez monsieur de Miradoux ?

LE BARON.

C'est mon ami intime.

* Vauballan, Mascarette, le baron, Arcadie.

ARCADIE.

Où demeure-t-il ?

LE BARON.

Je ne sais pas.

MASCARETTE.

En province ?

LE BARON.

Je ne sais pas du tout.

MASCARETTE.

Et vous êtes son ami ?

LE BARON.

Nous nous tutoyons. Il y a vingt ans, — j'étais bien jeune, — je le rencontre aux bains froids, en nageant : « Miradoux ! — La Bigottière ! — Que deviens-tu ? — Je me suis retiré dans mes terres depuis dix-huit mois. — Tiens, tiens, je ne m'en étais pas aperçu. » Il plonge, je fais la planche, et depuis je le vois chaque année. Il m'invite à dîner, je dine très-bien, je le tutoie, et je n'en sais pas davantage.

VAURALLAN, à demi réveillé.

Cela suffit bien.

LE BARON.

Certainement ; mais je vais lui demander son adresse.

ARCADIE.

Vous me la donnerez ?

LE BARON.

Volontiers. Je compte aller passer quelques semaines dans ses terres.

VAUBALLAN, se levant et s'approchant.

Tiens, oui, c'est un service à lui rendre.

LE BARON.

Maintenant, mes toutes belles, cet arbrisseau n'est qu'un prétexte, j'ai un secret à vous confier.

Il pose le cerisier sur la table.

ARCADIE et MASCARETTE.

Un secret ?

Vauballan remonte un peu.

LE BARON.

La petite dame que je vous ai présentée...

ARCADIE et MASCARETTE.

Très-gentille !

LE BARON.

Est une femme du monde.

ARCADIE et MASCARETTE.

Bah !

LE BARON.

Du plus grand monde.

ARCADIE.

Une duchesse ?

LE BARON.

Princesse.

VAUBALLAN, descendant *.

Une princesse ? Sapristi ! moi qui lui marchais sur le pied, à table.

MASCARETTE.

Comment, monsieur de Vauballan...

* Mascarette, Vauballan, le baron, Arcadie.

VAUBALLAN.

C'était pour me donner une contenance.

Il remonte, prend le cerisier, l'examine et le repose sur un meuble, au fond, à droite.

LE BARON*.

Elle s'enveloppe du mystère le plus impénétrable, et elle m'a fait jurer d'être discret... ça me fouette le sang. Elle a un mari terriblement jaloux... c'est adorable. Il a négligé, en se mariant, une ancienne maîtresse, qui se venge en le prévenant chaque fois que sa femme se permet quelque... enfantillage.

ARCADIE et MASCARETTE.

Oh ! pauvre petite femme !

LE BARON.

Il trouve invariablement sur sa cheminée ou dans une de ses poches un billet avec ces simples mots : « On vous trompe. »

MASCARETTE.

Et que fait-il alors ?

LE BARON.

Il fait des armes tous les matins.

ARCADIE.

Des armes ?

LE BARON.

Tous les matins.

ARCADIE.

Mais c'est très-dangereux.

LE BARON.

Ça me fouette le sang !

* Mascarette, le baron, Vauballan au fond.

ARCADIE.

Où avez-vous subjugué cette princesse ?

LE BARON.

Au bord du lac, où elle se promène souvent seule dans une simple voiture de louage.

MASCARETTE.

Alors, à quoi avez-vous deviné qu'elle était princesse ?

LE BARON.

A son grand air et à sa distinction suprême. Elle a voulu assister à un dîner de cocottes...

ARCADIE.

Quoi, cocottes ?

MASCARETTE.

Qu'entendez-vous par cocottes ?

LE BARON.

Je pourrais trouver une expression plus distinguée, mais elle serait blessante. Alors, j'ai invité Béatrix, — elle m'a avoué qu'elle s'appelait Béatrix, — je l'ai invitée chez Miradoux, mais je vous supplie de gazer vos discours.

MASCARETTE.

Comment, gazer ?

ARCADIE.

Quoi, gazer ?

LE BARON.

J'espérais que vous ne commenceriez qu'au dessert ; vous vous êtes lancées au rôti.

ARCADIE.

Si on n'a plus le droit d'être spirituelle...

MASCARETTE.

S'il faut se tenir comme des dindes distinguées...

ARCADIE.

Nous ne sommes plus des vôtres.

Elle remonte.

MASCARETTE, même jeu.

Vous pouvez remporter votre cerisier, mon cher.

VAUBALLAN, descendant, au baron *.

Dis donc, la Bigottière, j'étais très-aimable, elle ne s'en fâchait pas.

LE BARON.

Je l'avais prévenue qu'elle serait en mauvaise compagnie.

VAUBALLAN.

C'est celle que les femmes vertueuses préfèrent, parce qu'elles y trouvent l'occasion d'utiliser leur vertu.

Ils remontent à gauche.

MASCARETTE, regardant au fond à droite **.

La voyez-vous là-bas, votre femme du monde ?

LE BARON.

Quelle distinction !

ARCADIE.

Elle caquète avec monsieur de Miradoux... Je vous préviens que si elle me l'enlève, je lui arracherai les yeux !

Elle descend à droite.

LE BARON, allant à elle ***.

Rassurez-vous, elle ne m'a pas encore admis à lui embrasser le bout des doigts.

* Vauballan, le baron, Mascarette et Arcadie au fond.

** Vauballan, le baron, Arcadie, Mascarette.

*** Vauballan, Mascarette, le baron, Arcadie.

ARCADIE, le faisant retourner gravement.

Regardez-moi donc, la Bigottière. Que je regrette de ne pas vous avoir connu plus tôt !

LE BARON.

Moi aussi.

ARCADIE.

Vous m'auriez épousée.

LE BARON.

Oh ! pourquoi ?... Nous nous serions déjà séparés.

MASCARETTE.

Voilà Miradoux avec la princesse !

SCÈNE IV

MASCARETTE, ARCADIE, VAUBALLAN,
LE BARON, MIRADOUX, BÉATRIX.

MIRADOUX, à Béatrix qui est à son bras.

Après le festin, les Grecs se couronnaient de roses... maintenant, c'est à nos bras que nous suspendons... (En regardant.) les roses. (A part.) Elle a rougi.

On sort le café au fond, dans le second salon.

MASCARETTE *.

Est-il aimable !

ARCADIE.

Il l'est trop.

MIRADOUX, aux autres.

Le café vous attend. (Vanballan, le baron, Arcadie et Mascarette

* Vanballan, le baron, Mascarette, Miradoux, Béatrix, Arcadie.

passent dans le second salon et prennent le café. Miradoux et Béatrix restent sur le devant de la scène *.) Elles sont charmantes, ces femmes légères! (A Béatrix.) Vous ne m'avez pas encore dit votre petit nom, l'autre non plus d'ailleurs.

BÉATRIX.

Béatrix.

MIRADOUX.

Poétique... c'est un nom poétique. Il vous va bien.

Il l'embrasse.

BÉATRIX.

Monsieur!

MIRADOUX, à l'oreille de Béatrix.

Quoi qu'il arrive, rappelez-vous que vous pouvez toujours compter sur Jean-Jacques Narcisse de Miradoux.

BÉATRIX.

Je vous remercie, monsieur.

MIRADOUX, tirant un petit écriu de sa poche.

Je voulais mettre un léger souvenir sous votre serviette, mais ces dames auraient été jalouses.

BÉATRIX.

Je ne peux pas accepter.

MIRADOUX, lui glissant l'écriu dans la main.

Cela se fait.

BÉATRIX.

C'est bien embarrassant...

MIRADOUX.

Et si demain, à deux heures, vous daignez me faire une petite visite...

* Miradoux, Béatrix, les autres au fond.

BÉATRIX

Monsieur...

MIRADOUX.

Les portes et les fenêtres seront closes. Je vous trouve adorable!

LE BARON, qui depuis un moment les observe, se plaçant entre eux et repoussant Miradoux *.

Permetts, Miradoux! (A Béatrix.) Vous avez le droit de vous fâcher.

BÉATRIX, bas.

Mais si je me fâchais, on verrait que je suis une femme honnête.

LE BARON.

C'est juste. (Il l'embrasse.) Quelle distinction!

Il la reconduit jusqu'à la porte du pan coupé de droite. Vauballan descend, Arcadie et Mascarette disparaissent. — Le salon reste vide.

SCÈNE V

MIRADOUX, VAUBALLAN, LE BARON.

MIRADOUX, à Vauballan.

Il a été un peu vif, la Bigottière. (Au baron.) La Bigottière, tu n'as pas été poli.

LE BARON, descendant **.

Je t'avais dit que j'étais amoureux de cette petite femme-là.

On entend un piano au fond, pendant le commencement de la scène.

* Miradoux, le baron, Béatrix.

** Vauballan, Miradoux, le baron.

MIRADOUX.

Je l'avais oublié.

VAUBALLAN.

La femme d'un ami! c'est sacré.

MIRADOUX.

Si vous aviez comme moi cette douce béatitude que donne à un cœur pur la satisfaction d'avoir bien dîné...

VAUBALLAN, vivement.

Je l'ai, Miradoux, je l'ai complètement.

LE BARON, assis à droite.

Nous l'avons tous.

MIRADOUX.

Et ça ne vous rend pas lucides?

VAUBALLAN.

Ça me rend sensible.

LE BARON.

Ça me rend tendre.

MIRADOUX, allumant un cigare.

Moi, je me trouve dans une de ces heures de béatitude où il n'y a plus ni amis, ni maîtresses; il y a des gens qu'on tutoie et des femmes qu'on embrasse.

VAUBALLAN.

Il faut toujours rester gentilhomme.

LE BARON.

Toujours.

MIRADOUX, assis sur le bord du guéridon.

Gentilhomme! Tant que ça ne vous gêne pas... Vous avez encore des préjugés, vous.

LE BARON.

J'en ai quelques-uns.

VAUBALLAN.

Moi, je les ai tous. Je trouve plus commode de les avoir que de les combattre.

MIRADOUX.

Il n'a même plus la force de les combattre. Amusons-nous, croyez-moi, amusons-nous. Nous sommes d'une classe qui s'en va... On nous tire aux jambes, mes amis, on nous tire aux jambes.

VAUBALLAN.

Poltron!

LE BARON, se levant.

Comment, on nous tire aux jambes!

MIRADOUX.

Vous n'avez pas peur? Vous êtes bien heureux.

LE BARON.

Veux-tu nous effrayer, toi?

MIRADOUX.

Et ce n'est pas d'aujourd'hui; il y a vingt-deux ans, moi, que je m'en suis aperçu.

LE BARON.

Vingt-deux ans!

MIRADOUX.

Je peux dire que je suis un précurseur.

LE BARON.

Précurseur de quoi?

MIRADOUX, les prenant tous les deux.

Nous sommes seuls, soyons sincères : nous sommes des êtres inutiles.

VAUBALLAN.

Je ne trouve pas.

MIRADOUX.

Des désœuvrés.

LE BARON.

Cela dépend.

MIRADOUX.

Je ne veux pas nous dire des choses désagréables, mais à quoi servons-nous dans la société ?

VAUBALLAN.

A l'embellir.

MIRADOUX, risant.

Embellir la société, toi !... Elle ne veut pas être embellie. Elle ne veut plus.

LE BARON.

Elle a tort.

MIRADOUX.

Dépêchons-nous, mangeons les morceaux doubles avant qu'on ne renverse la table.

VAUBALLAN.

Vous ne passez qu'un mois sur douze à Paris.

MIRADOUX.

Mais aussi, comme je me rattrape ! Je ne me refuse rien. Cette année je me paie une passion.

VAUBALLAN.

Vraie?

Le baron remonte.

MIRADOUX.

Je m'en paie même deux, vraies. (Bas.) Une pour la conquête de la Bigottière.

VAUBALLAN.

Miradoux!

MIRADOUX.

Tais-toi! (Haut.) Et une autre pour la petite Arcadie.

VAUBALLAN.

Je comprends ça.

MIRADOUX, passant à gauche *.

Elle doit être délirante dans l'intimité!

VAUBALLAN.

Miradoux, tu t'emballes!

MIRADOUX.

Je me suis juré de triompher ce soir.

VAUBALLAN.

Elle va vous demander de l'épouser.

MIRADOUX.

C'est déjà fait.

VAUBALLAN.

Bah!

MIRADOUX.

Entre la poire et le fromage.

* Miradoux, Vauballan, le baron.

VAUBALLAN.

Et vous l'épouserez?

MIRADOUX.

De même... entre la poire et le... Je l'ai promis.

VAUBALLAN.

Elle vous fera signer une promesse.

MIRADOUX.

Je signerai si elle veut.

VAUBALLAN.

Eh bien! moi, je ne signerais pas.

MIRADOUX.

Ça engage si peu dans ce monde-là!

VAUBALLAN.

C'est égal, je ne me moque jamais des femmes; il est si facile de les tromper sérieusement.

MIRADOUX.

Vous y mettez des formes. Il vous faut de l'orthographe dans vos débauches; vous êtes un libertin académique.

VAUBALLAN.

Oui, mais je parle bien peu depuis quelque temps.

LE BARON, descendant.

Vauballan, veux-tu me prêter Miradoux pour un instant?

VAUBALLAN.

Je te le donne.

Il remonte et disparaît dans le second salon.

SCÈNE VI

LE BARON, MIRADOUX.

LE BARON *.

Miradoux, je ne peux pas avoir de secret pour toi ; la petite dame que je t'ai amenée n'est pas une cocotte.

MIRADOUX.

Ah !

LE BARON.

C'est une femme mariée.

MIRADOUX.

Bah !

LE BARON.

J'ai dit à Mascarette que c'était une princesse, j'ai exagéré ; le mari, que je ne connais pas d'ailleurs, est quelque chose comme employé dans un ministère ou dans une étude. Je roucoule en pleine bourgeoisie, ça me change.

MIRADOUX.

Scélérat ! Heureux scélérat !

LE BARON.

Or, ma bourgeoise a dit à son mari qu'elle allait voir sa mère ; elle m'accorde huit jours.

MIRADOUX.

Je ne te plains pas.

* Miradoux, le baron.

LE BARON.

Il faudra nous cacher. Tu es célibataire, tu es riche, tu es bon enfant, j'ai pensé que tu nous donnerais l'hospitalité.

MIRADOUX.

Mais volontiers, très-volontiers.

LE BARON, lui serrant la main.

Je n'attendais pas moins de toi... Merci, cher ami, merci... Sur quelle ligne?

MIRADOUX.

Quoi, quelle ligne?

LE BARON.

De quel côté est ton château?

MIRADOUX.

Mon château?

LE BARON.

Puisque tu veux bien nous y recevoir.

MIRADOUX.

Mais c'est ici que je veux vous recevoir.

LE BARON.

A Paris?

MIRADOUX.

Naturellement.

LE BARON.

C'est à la campagne que je veux aller.

MIRADOUX.

A la campagne! à la campagne! d'abord, je n'y suis pas.

LE BARON.

Cela ne ferait rien, au contraire; donne-moi ton adresse.

MIRADOUX.

C'est inutile.

LE BARON.

Ah!

SCÈNE VII

LE BARON, MIRADOUX, VAUBALLAN,
puis BÉATRIX, MASCARETTE, ARCADIE.

VAUBALLAN, revenant *.

Ah! sapristi! ah! sapristi! Voilà une de ces dames qui s'évanouit!

LE BARON, remontant.

Laquelle?

VAUBALLAN.

Je ne sais pas. Je n'aime pas les évanouissements, moi, quand ma digestion n'est pas faite.

LE BARON, au fond.

C'est Arcadie!

Mascarette et Béatrix entrent par le fond, soutenant Arcadie évanouie.

BÉATRIX **.

De l'air, donnez-lui de l'air!

* Miradoux, le baron, Vauballan.

** Miradoux, le baron, Mascarette, Arcadie, Béatrix, Vauballan.

MASCARETTE.

De l'eau fraîche!

Elles font asseoir Arcadie sur une chaise, à gauche de la table.

MIRADOUX.

Mais que s'est-il passé?

MASCARETTE.

On parlait de vous; tout à coup, v'lan! Arcadie tombe en syncope.

MIRADOUX.

Ciel!

Il va prendre la carafe qui se trouve sur le petit guéridon.

BÉATRIX.

Des sels!... Monsieur de la Bigottière, prenez mon flacon dans la poche de ma robe.

LE BARON, prenant le flacon *.

Dans la poche de sa robe! quelle distinction!

Il donne le flacon à Mascarette; celle-ci le fait respirer à Arcadie, puis descend à gauche. Miradoux se met à asperger le visage d'Arcadie; Vauballan, qui se trouve derrière la chaise d'Arcadie, reçoit de l'eau sur la figure.

VAUBALLAN, à Miradoux.

Mais non, mais non, vous m'arrosez.

MASCARETTE, regardant le flacon **.

B. B. et pas de couronne. Princesse comme mes pantoufles!

MIRADOUX, près d'Arcadie.

Elle suffoque, je vais dégrafer son corsage. Emmenez les dames...

Le baron et Béatrix sortent par le pan coupé de droite.

* Miradoux, Mascarette, Vauballan, Arcadie, Béatrix, le baron.

** Mascarette, Vauballan, Miradoux, Arcadie, Béatrix, le baron.

VAUBALLAN, prenant le bras de Mascarette.

Tu vois, Mascarette, nous gênons. Si elle va plus mal, ne me le dis que demain matin, je suis trop sensible le soir.

Il se dirige vers la droite.

MASCARETTE, à part.

Si elle ne se remet pas bientôt, Miradoux va tomber à ses genoux, et alors... (A ce moment Miradoux se met à genoux devant Arcadie pour dégrafer son corsage.) Il y est! Venez, Vauballan.

Ils sortent à la suite du baron et de Béatrix.

SCÈNE VIII

MIRADOUX, ARCADIE.

MIRADOUX, qui cherche vainement à dégrafer*.

Elle revient à elle!... (Arcadie ouvre les yeux, voit Miradoux, et sa crise recommence; seulement, elle s'est emparée d'un médaillon attaché avec les breloques et elle le secoue dans sa main crispée de façon à casser l'anneau qui le retient.) Que fait-elle? c'est mon médaillon qu'elle tient. Elle va me le briser... si elle le brise, je n'oserai plus reparaitre chez moi. Arcadie! Arcadie! Bon! la chaîne est cassée! il faudrait lui ouvrir la main.

Il se relève.

ARCADIE, ouvrant les yeux et le voyant.

Vous, c'est vous!

Elle se lève vivement et remonte.

MIRADOUX, l'arrêtant.

Vous partez?

ARCADIE.

Je ne peux plus rester dans cette maison.

* Miradoux, Arcadie.

MIRADOUX.

Pourquoi?

ARCADIE, prenant une voix profonde.

Parce que je sens que je vous aimerais trop.

MIRADOUX.

Ne craignez rien ! je vous arrêterai : rendez-moi ce médaillon.

ARCADIE, redescendant.

Vous ne saurez jamais quel coup j'ai reçu au cœur en vous voyant embrasser une autre femme !

MIRADOUX.

Je plaisantais. Rends-moi ce médaillon.

ARCADIE, l'ouvrant.

Il renferme une mèche de tes cheveux.

Elle l'embrasse.

MIRADOUX.

N'embrasse pas. Ce ne sont pas les miens.

ARCADIE.

Est-ce que mon cœur s'y tromperait ?

MIRADOUX.

Il s'y trompe, ton cœur ; il s'y trompe absolument. Considère mes cheveux, et regarde ceux-ci : ils sont blonds.

MASCARETTE, reentrant par le fond.

Arcadie va mieux ?

ARCADIE, allant à elle *.

T'imagines-tu que ce monstre m'a donné un médaillon qui ne vaut pas quarante sous...

* Mascarette, Arcadie, Miradoux.

MIRADOUX.

Donné ! comment, donné ?

ARCADIE.

Et qu'il veut me le reprendre !

MASCARETTE.

Miradoux, vous n'êtes pas gentilhomme.

MIRADOUX.

J'y tiens, j'y tiens absolument.

ARCADIE.

J'ai cru que c'était une réponse.

MIRADOUX.

A quoi ?

ARCADIE.

A ma lettre. Tu l'as reçue ?

MIRADOUX.

Elle est là sur mon cœur, dans ma poche.

ARCADIE.

Je t'offrais de te consacrer mon existence.

MIRADOUX.

C'est beaucoup.

ARCADIE.

Avec moi, c'est tout ou rien.

MASCARETTE.

Comme elle vous aime, cette petite femme-là !

ARCADIE.

Je ne vous demande qu'une promesse..

MIRADOUX.

Rends-moi cet objet sans valeur et je te promettrai tout ce que tu voudras.

ARCADIE, vivement.

De m'épouser ?

MIRADOUX.

Aussi.

ARCADIE.

Alors, signe-le.

Elle tire un papier de sa poche.

MIRADOUX.

Qu'est-ce que cela ?

ARCADIE.

Une promesse.

MIRADOUX.

Tu l'avais sur toi ?

ARCADIE.

J'étais sûre que tu me le demanderais.

MASCARETTE*.

Signez, ça lui fera plaisir.

MIRADOUX, assis à la table.

Le médaillon ?

ARCADIE, elle se détourne un peu, tire de sa poche deux médaillons pareils, et lui en donne un, après avoir fait l'échange.

Le voici. Je te le rends parce que ce ne sont pas de tes cheveux. (Avec joie à Mascarette.) Il signe !

MIRADOUX, écrivant.

Miradoux, en son château de Miradoux, commune de Miradoux, province de Miradoux, Espagne.

* Arcadie, Mascarette, Miradoux.

ARCADIE.

Tu es Espagnol ?

MIRADOUX, se levant *.

Oui.

ARCADIE.

Et tu ne le disais pas !

MIRADOUX.

Je suis modeste.

Il lui donne le papier.

ARCADIE.

Moi qui ai toujours aimé les Espagnols !

MIRADOUX.

Comme ça se trouve. (A part.) Elle est signée. Il ne s'agit plus que de la reprendre. (Voyant qu'Arcadie place le papier dans un petit portefeuille et qu'elle met le portefeuille dans sa poche.) Dans la poche à droite.

ARCADIE.

Maintenant, je verrai si tu es un homme délicat.

MIRADOUX.

Tu le verras ! (A part.) Ce qu'elle appelle délicat s'appelait autrefois jobard. La langue s'améliore.

Il s'assied dans le fauteuil à droite.

ARCADIE, allant s'asseoir sur un de ses genoux.

C'est gentil, ce que vous avez fait là !

MASCARETTE, s'asseyant sur l'autre genou.

Quelle jolie petite femme vous aurez !

ARCADIE.

Et si bonne ménagère !

Boquet entre par le pan coupé de gauche, aperçoit Miradoux et les deux femmes, lève les bras au ciel et sort précipitamment par où il était entré.

* Arcadie, Miradoux, Mascarette.

MASCARETTE.

Je serai la demoiselle d'honneur !

ARCADIE.

Je vous présenterai demain à ma famille.

MIRADOUX.

Moi ! ah ! oui, je n'y pensais pas.

En entourant la taille d'Arcadie avec son bras, il s'arrange de façon à plonger sa main dans la poche de celle-ci et à en retirer le portefeuille, qu'il dissimule ensuite.

MASCARETTE.

Voilà un mari comme j'en voudrais un.

ARCADIE, passant la main dans ses cheveux.

Si bien conservé !

MASCARETTE.

Et si aimable avec les femmes !

MIRADOUX, à lui-même.

Charmantes, ces femmes légères ! mais un peu lourdes !

La porte du pan coupé s'ouvre de nouveau et Boquet reparait ; il s'arrête un peu embarrassé d'abord.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BOQUET.

BOQUET, se décidant à parler *.

Je vous dérange ?

MIRADOUX.

Non, non... pas du tout. (Les deux femmes se lèvent.) Au contraire. (Regardant Boquet avec étonnement.) Mais qui êtes-vous, monsieur ? Que demandez-vous ?

* Boquet, Arcadie, Miradoux, Mascarette.

BOQUET.

Monsieur de Miradoux.

MIRADOUX.

C'est moi, monsieur.

BOQUET, saluant.

Ah !

MIRADOUX.

Mais vous voyez que je suis occupé, et je ne reçois pas de visite à pareille heure.

BOQUET, sans se déconcerter.

Boquet, deuxième clerc chez maître Lafayolle, notaire à Paris.

MIRADOUX.

Cela m'est absolument égal. Pourquoi vous permettez-vous d'entrer ainsi chez moi ?

BOQUET.

Je cherche depuis un an tous les Miradoux connus en France ou en Belgique. Il y en a beaucoup, mais je suis persévérant. Or, ce soir, en achetant, rue Vivienne, une guimpe pour ma femme, j'entends à la caisse : « Miradoux, avenue de l'Opéra, 64. Douze gilets de flanelle. »

MIRADOUX, vivement, en se levant *.

Ce détail est inutile.

BOQUET.

Je m'écrie : Encore un Miradoux ! c'est peut-être le vrai, et j'accours.

MIRADOUX.

Que me voulez-vous ?

* Boquet, Miradoux, Arcadie, Mascarette.

BOQUET.

Vous adresser une simple question : Êtes-vous paysan-cultivateur ?

MIRADOUX, se récriant.

Moi, monsieur !

ARCADIE et MASCARETTE, riant.

Monsieur de Miradoux !

BOQUET.

Ayant une femme et des enfants ?

ARCADIE et MASCARETTE.

Lui !

Miradoux choisit un moment où Arcadie cause avec Mascarette pour lui remettre adroitement le portefeuille dans sa poche.

BOQUET.

Très-bien. Avant je posais autrement ma question. Je commençais par dire : Il s'agit d'une succession, s'élevant, avec les intérêts, à la somme de cinq cent soixante-dix mille...

ARCADIE et MASCARETTE.

Mazette !

BOQUET, continuant.

Huit cent cinquante francs soixante-cinq centimes, légués à un nommé Miradoux...

ARCADIE, bas.

C'est peut-être vous !

BOQUET.

Paysan-cultivateur.

MIRADOUX, aux deux femmes.

Permettez-moi, mes toutes belles, de causer un instant avec monsieur.

ARCADIE, en sortant.

Moi, je dirais que je suis cultivateur et que j'ai une femme et des enfants.

Elles sortent par le fond.

SCÈNE X

MIRADOUX, BOQUET.

BOQUET, continuant*.

On me répondait invariablement : Ce doit être moi. On a même essayé de me le prouver. Je suis devenu extrêmement défiant.

MIRADOUX, l'interrompant.

Asseyez-vous.

BOQUET.

Vous pourrez me renseigner?

MIRADOUX.

Je l'espère.

BOQUET, avec joie.

Enfin!

Ils s'assoient à la table du milieu.

MIRADOUX.

Monsieur, expliquez-moi le plus brièvement possible ce dont il s'agit.

BOQUET.

Je dois vous déclarer d'abord que je procède : 1° comme représentant maître Lafayolle, mon patron, et 2° sous

* Miradoux, Boquet.

ma responsabilité personnelle. Je me trouve donc revêtu d'un caractère officiel et d'un caractère privé.

MIRADOUX, *a part.*

Ce doit être un imbécile.

BOQUET.

Je commence : en 1877 est décédée à Paris, à l'âge de cinquante-quatre ans, la demoiselle Prudence-Modeste-Honora Cornillon.

MIRADOUX.

Je ne connais pas.

BOQUET.

Laquelle avait déposé, avant son décès, (Miradoux lève les épaules.) chez maître Lafayolle, mon patron, un testament dont voici la teneur : (Il tire un papier de sa poche et lit.) « Saine de corps et d'esprit, j'ai toujours détesté mes parents, et je mourrai tranquille si je pense que ma mort peut leur être désagréable. »

MIRADOUX.

Excellente demoiselle !

BOQUET, *continuant.*

« D'un autre côté, désireuse de reconnaître l'immense service que m'a rendu, il y a treize ans à peu près, en wagon, sur la ligne d'Orléans, dans une circonstance délicate... »

MIRADOUX, *très-agité, se levant.*

Hein ! je ne perds pas une parole, mais permettez-moi de boire un verre d'eau fraîche. (Il va au petit guéridon où il se verse un verre d'eau ; après avoir bu, il vient se rasseoir.) Je vous écoute.

BOQUET, *continuant.*

« Délicate, un brave homme, dont je me rappelle le

» nom et la position, mais dont je n'ai pas retenu l'a-
 » dresse... (Changeant de ton et se levant.) Je lègue toute ma
 » fortune au nommé Miradoux, paysan-cultivateur... »

MIRADOUX, de plus en plus agité.

Ah ! laissez-moi boire un autre verre d'eau fraîche.

Même jeu que plus haut.

BOQUET, assis.

« Sous la réserve qu'il donnera cent mille francs à sa
 » femme et cinquante mille à chacun de ses enfants, dont
 » j'ignore le nombre. »

MIRADOUX.

Deux ! deux seulement, un garçon et une fille.

BOQUET, continuant.

« Et vingt mille à mon exécuteur testamentaire,
 » M. Aristide Boquet, » — c'est moi, — « deuxième clerc
 » et cœtera... Je charge exclusivement M. Boquet, » —
 » c'est moi, — « de découvrir et connaître le susdit Mi-
 » radoux, que je désigne imparfaitement, laissant à sa
 » conscience et à sa sagacité, » — à ma sagacité ! — « le
 » soin de ne pas commettre d'erreur. Si, dans le délai
 » d'un an et un jour, M. Aristide Boquet, » — c'est moi, —
 » n'a pas retrouvé le Miradoux ci-dessus imparfaitement
 » décrit, ma succession reviendra à mes onze neveux ou
 » nièces qui se la partageront au prorata de leur for-
 » tune. C'est dix ans de procès que je leur lègue. » Elle
 » était très-vindicative, cette vieille demoiselle.

Il remet le testament dans sa poche.

MIRADOUX.

Et le délai expire ?

BOQUET.

Lundi.

MIRADOUX.

Lundi prochain ! Dans trois jours !

BOQUET.

Si lundi je n'ai pas trouvé mon Miradoux, la succession revient aux héritiers.

MIRADOUX, se levant.

Ils ne l'auront pas !

BOQUET, se levant.

Vous connaissez mon Miradoux ?

MIRADOUX.

Parfaitement.

BOQUET.

Où est-il ?

MIRADOUX.

C'est moi.

BOQUET.

Vous !

MIRADOUX.

Moi-même, et jamais succession ne sera venue plus à propos : mes voyages annuels et quelques essais agricoles m'avaient presque ruiné. — Soyez bénie, Honora Cornillon !

BOQUET, sévère.

Je vous prie, monsieur, de ne pas plaisanter.

MIRADOUX.

Je ne plaisante pas, c'est moi qui ai rendu à mademoiselle Cornillon le service qu'elle qualifie de délicat.

BOQUET.

Quel est donc ce service énorme ?

MIRADOUX.

Ce service... le testament exige-t-il que je le raconte?

BOQUET.

Non.

MIRADOUX.

Alors je ne le raconterai pas.

BOQUET.

Mais...

MIRADOUX.

Je ne le raconterai pas ; mais c'est moi qui l'ai rendu.

BOQUET.

Et vous oseriez prétendre que vous êtes le Miradoux que je cherche ?

MIRADOUX.

Lui-même.

BOQUET.

Allons donc !

MIRADOUX.

Comment, allons donc ?

BOQUET.

Paysan-cultivateur ?

MIRADOUX.

Paysan-cultivateur... Cela vous étonne au premier abord, mais vous allez tout de suite comprendre. Vous me jurez d'être discret ?

BOQUET.

La discrétion est le premier devoir du notariat.

MIRADOUX.

Tout le monde ignore et doit toujours ignorer ce que je vais vous confier.

BOQUET.

Parlez sans crainte.

MIRADOUX, avec importance.

A vingt ans, j'étais bachelier; à vingt-cinq ans, j'ai failli être avocat; à vingt-neuf, j'étais maître de ma fortune; à trente, je fus volé par mon domestique, qui essaya de m'assassiner, — il m'assassina même un peu; — ça me fit réfléchir. Je me dis : voilà donc à quoi sert la fortune? Cette remarque me conduisit à des considérations philosophiques que je ne vous indiquerai pas, ne connaissant pas vos opinions, mais vous avez dû remarquer, avec joie ou avec effroi, — je ne connais pas vos opinions, — que de tout temps les couches inférieures se sont substituées aux couches supérieures. Quand je dis supérieures, je me trompe, car je n'admets dans mon système ni inférieurs ni supérieurs... c'est un roulement... (Boquet, qui l'écoutait avec des yeux ahuris, va vivement au petit guéridon prendre un verre d'eau et le lui offre. — Miradoux boit et lui rend le verre *.) Je vous remercie. Je me résume : l'instinct nous pousse naturellement à nous mettre du côté des plus forts. Or, j'ai depuis longtemps la conviction que l'avenir est aux travailleurs.

BOQUET.

Alors, vous travaillez ?

MIRADOUX.

Non, non, je ne fais rien, mais je suis de la classe des travailleurs.

* Boquet, Miradoux.

BOQUET.

Eh bien, vous vous trompez. L'avenir est à l'intelligence!

Il pose le verre sur le guéridon.

MIRADOUX, étonné.

Ah!

BOQUET, s'échauffant.

Les hommes intelligents ne sont rien : nous devrions être tout!

MIRADOUX, à part.

Nous ! Il est inouï, ma parole d'honneur.

BOQUET.

L'avenir est à l'intelligence !

MIRADOUX.

C'est votre système, je ne conteste pas.

BOQUET.

A l'intelligence seule!

MIRADOUX, à part.

Et il est idiot!... Enfin! (Haut.) J'explique seulement ma situation.

BOQUET.

Je n'interromps plus.

MIRADOUX.

J'étais persuadé, moi, et je le suis encore, que l'avenir est aux travailleurs.

BOQUET.

L'avenir est à...

MIRADOUX, l'interrompant.

J'ai cherché dans le centre un joli village à l'abri des

chemins de fer, j'ai mis des sabots, — il y a des gens qui commencent par les sabots, moi je finis par les sabots; — j'ai épousé une bonne grosse paysanne, je l'ai perdue, j'en ai pris une autre. — J'ai deux enfants solides, bien bâtis, campés sur des jambes comme des colonnes et des pieds comme des potirons. La race nouvelle. Et je viens tous les ans passer un mois à Paris pour m'entretenir dans le mépris des vieilles couches. Voilà pourquoi vous me trouvez en ce moment avec ces habits et cette cravate blanche que je méprise. Mais j'étais vêtu en simple paysan, mon vrai costume, quand j'ai été assez heureux pour rendre à mademoiselle Honora Cornillon le service délicat... (Mouvement de curiosité de Boquet.) que le testament ne m'oblige pas à raconter. — La lumière est-elle faite?

BOQUET.

Je ne comprends absolument rien à ce que vous me racontez.

MIRADOUX.

Je m'en doutais.

BOQUET.

Cette histoire est tout à fait invraisemblable.

MIRADOUX.

Et pourtant elle est vraie, mais elle est peut-être au-dessus de votre intelligence.

BOQUET.

Je vous prie, monsieur, d'être poli.

MIRADOUX.

Je le suis... suffisamment.

BOQUET.

Je vous apprendrai, monsieur, que quoique clerc de notaire, je fais des armes tous les matins.

MIRADOUX.

Ah!

BOQUET.

Ce n'est pas pour mon plaisir. C'est pour rentrer dans une créance sur un maître d'armes. Mais je suis devenu très-fort.

MIRADOUX.

Je veux vous prendre par la persuasion, par la persuasion seulement. Je veux vous convaincre.

BOQUET.

Vous ne représentez pas du tout mon paysan-cultivateur.

MIRADOUX.

Pas ici certainement. Ici, je suis dans les vieilles couches; mais chez moi, dans la Creuse, à Bobignac-le-Rasé, je suis un mari parfait.

BOQUET, l'examinant toujours.

Père de famille?

MIRADOUX.

Un garçon et une fille. Le garçon a vingt et un ans, la fille dix-huit. Il faut me voir leur donner le bon exemple.

BOQUET.

Le bon exemple!

MIRADOUX.

Pas ici. Que vous êtes bête! (A part, avec désespoir.) Il ne comprendra jamais!

BOQUET, prenant congé.

Permettez-moi, monsieur, de vous présenter mes hommages.

MIRADOUX, l'arrêtant.

Mais non, non, je ne vous laisserai pas partir avant de vous avoir convaincu.

BOQUET.

Vous me retiendriez de force ?

MIRADOUX.

Oui.

SCÈNE XI

MIRADOUX, BOQUET, LE BARON,
VAUBALLAN, puis ARCADIE, MASCARETTE,
puis BÉATRIX.

LE BARON, paraissent au fond suivi de Vaubellan.

Eh bien ! Miradoux, que deviens-tu ?

MIRADOUX.

Les voilà, les vieilles couches.

VAUBALLAN*.

Ces dames rient trop là-bas, ça me trouble.

MIRADOUX.

Les voilà !... Je veux vous les montrer.

LE BARON, à Vaubellan.

Mon ami, elle est divine ! Nous allons passer huit jours au château de Miradoux.

VAUBALLAN.

Mascarette veut que je lui fasse faire un voyage en Suisse. Je refuse. J'ai pour principe qu'il faut tout refu-

* Boquet, Miradoux, Vaubellan, le baron.

ser aux femmes, si l'on veut être sûr d'être aimé pour soi-même.

LE BARON.

Tu es beau!... laisse-moi t'embrasser!

Il l'embrasse.

MIRADOUX.

Les voilà... vous les voyez.

VAUBALLAN, à Miradoux.

Mais je lui ai promis de lui faire passer une saison dans tes terres.

MIRADOUX.

Dans mes terres!

VAUBALLAN.

Donne-moi ton adresse.

Mascarette et Arcadie entrent par le fond en chantant.

MIRADOUX.

Les voilà, les voilà.

ARCADIE *.

Eh bien! c'est gentil de nous quitter comme ça!

MIRADOUX, allant reprendre Boquet.

Vous ne reconnaissez pas là, sous vos yeux, la race qui s'en va... et ici (Se frappant la poitrine.) la race qui vient, les couches nouvelles!... Voyez ces muscles.

Il fait un mouvement violent et heurte Florentin qui offrait des petits verres.

Le tout tombe dans le cou de Miradoux.

FLORENTIN, ramassant les verres.

Ce n'est rien, monsieur, c'est de l'anisette.

Il sort par la droite. — Un autre domestique entre par le fond, portant un plateau sur lequel se trouve du champagne, des liqueurs et des biscuits et le pose sur le grand guéridon. — Il sort.

* Boquet, Miradoux, Arcadie, Mascarette, Vanballan, le baron.

MIRADOUX.

Mais je suis inondé.

BOQUET, gagnant la droite en se secouant.

Moi, je suis éclaboussé.

ARCADIE*.

Oh! pauvre monsieur de Miradoux!

MASCARETTE.

Oh! le vilain accident!

LE BARON, à part.

Mais la princesse est seule. Elle est seule! et je ne suis pas à ses pieds!

Il sort à droite.

MIRADOUX, s'essuyant avec son mouchoir.

Dans le cou, c'est dans le cou...

BOQUET, prenant congé.

Permettez-moi, monsieur, de vous présenter mes hommages.

Il remonte.

MIRADOUX.

Ne partez pas, Boquet, ne partez pas.

ARCADIE.

Eh bien! monsieur de Miradoux?

MASCARETTE.

Qu'avez-vous donc?

MIRADOUX, laissant son habit aux mains de Mascarette et d'Arcadie pour courir après Boquet.

Boquet, j'ai des preuves à vous donner.

* Arcadie, Mascarette, Miradoux, Boquet, Vanballan, le baron.

BOQUET.

Des preuves?

MIRADOUX.

Irréfutables.

BOQUET.

Voyons.

Arcadie et Mascarette ont posé l'habit sur un siège, à gauche.

MIRADOUX.

Je ne les ai pas sur moi. Je ne sais pas où elles sont...
mais d'abord, je vais vous expliquer encore une fois...

BOQUET.

En bras de chemise?

MIRADOUX.

Il ne fait pas froid.

BOQUET, montrant les dames au fond, qui causent avec Vauballan.
Devant des dames?

MIRADOUX.

Vous avez raison. Je ne peux plus remettre cet habit,
je vais en passer un autre, et je vous rapporterai mes
preuves. (Aux dames et à Vauballan.) Retenez M. Boquet, je re-
viens, retenez-le!

Il sort par le premier plan à gauche en emportant son habit.

VAUBALLAN.

Compte sur moi.

ARCADIE et MASCARETTE.

Comptez sur nous

SCÈNE XII

BOQUET, VAUBALLAN, ARCADIE,
MASCARETTE.

VAUBALLAN, s'approchant de Boquet *.

Bonjour, monsieur Boquet!

BOQUET.

Monsieur...

ARCADIE et MASCARETTE.

Bonjour, monsieur Boquet!

BOQUET, saluant.

Mesdames...

ARCADIE.

Asseyez-vous donc, monsieur Boquet.

On le fait assoir à gauche. — Mascarette place le petit guéridon devant lui.

VAUBALLAN, lui offrant un cigare.

Boquet, prends ce cigare... je te le recommande.

BOQUET.

Je ne fume que chez moi.

VAUBALLAN.

Moi je ne fume qu'en société, ça me permet de ne pas parler et de ne pas entendre. Le cigare, c'est un sommeil poli.

MASCARETTE, un verre de champagne à la main.

Un peu de champagne, monsieur Boquet?

* Mascarette, Boquet, Vauballan, Arcadie.

BOQUET.

Je n'ai pas l'habitude...

MASCARETTE, s'asseyant à côté de lui et le regardant.

Vous n'oseriez pas refuser.

BOQUET, prenant le verre.

Si je suis servi par la main des Grâces !

Il boit.

ARCADIE.

Voilà une jolie phrase.

VAUBALLAN.

Oui, voilà une jolie phrase.

ARCADIE, s'approchant avec un second verre de champagne *.

Encore un verre, monsieur Boquet ?

BOQUET, le prenant.

Madame...

Il a un verre dans chaque main. — Il boit.

MASCARETTE,

Un biscuit ?

Elles lui mettent un biscuit dans chaque verre.

BOQUET, buvant toujours.

Mademoiselle... (Se levant tout à coup et sans quitter ses verres.)
 Si ces dames ou demoiselles voulaient acheter ou faire
 acheter une petite maison d'agrément à Asnières, avec
 rocher, bassin, cascade, jet d'eau et poissons rouges?...

MASCARETTE, à Vauballan.

Vauballan ?

VAUBALLAN.

Non, non.

* Mascarette, Boquet, Arcadie, Vauballan.

BOQUET, continuant.

Ou un très-joli château...

VAUBALLAN.

Non, non.

BOQUET.

En ruine, près de Lausanne (Suisse), conférant à l'acquéreur le titre de marquis...

ARCADIE.

De marquis?

MASCARETTE.

De vrai marquis?

BOQUET.

Vrai marquis, Suisse, mais vrai.

VAUBALLAN, le faisant rasseoir.

Boquet, sois bon, prends un verre de cognac, c'est digestif.

BOQUET, refusant.

Mais avec le champagne...

VAUBALLAN.

Fais cela pour moi.

Il le force à boire.

BOQUET, déjà un peu gris.

C'est extraordinaire, ça me creuse.

MASCARETTE.

Un autre biscuit?

BOQUET.

Volontiers.

Elles l'entourent et le bourrent de biscuits et de verres de champagne. —

Boquet se grise de plus en plus. — Le baron revient par la droite avec Béatrix.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE BARON, BÉATRIX.

LE BARON *.

Divine ! Elle est divine ! (A Vauballeo.) La princesse est tout à fait aguerrie.

VAUBALLAN.

Vraiment ?

BÉATRIX.

Je les trouve très-raisonnables, vos cocottes ; je m'attendais à autre chose.

LE BARON.

Elle s'attendait à autre chose !... Elles ont dit des énormités.

BÉATRIX.

Voilà tout... A part cela, en quoi les femmes comme il faut diffèrent-elles de ces petites dames ?

VAUBALLAN, lui prenant la taille.

En rien d'essentiel, certainement.

BÉATRIX, se récriant.

Monsieur !

LE BARON, se fâchant.

Vauballeo !

Il fait passer Béatrix **.

* Mascarette, Boquet, Arcadie, Vauballeo, Béatrix, le baron.

** Mascarette, Boquet, Arcadie, Vauballeo, le baron, Béatrix.

VAUBALLAN.

Je me retiens, et avec Mascarette je ne me serais pas retenu... voilà la différence... c'est nous qui la faisons.

Il remonte.

LE BARON, à Béatrix.

Il est ivre!

ARCADIE, à Boquet.

Prenez-vous du café?

BOQUET.

Non, j'en prends tous les jours.

BÉATRIX, poussant un cri.

Ah! mon Dieu! cette voix!

LE BARON.

Quoi?

BÉATRIX.

C'est mon mari!

LE BARON.

Son mari!

BÉATRIX.

Il est là; c'est moi qu'il cherche.

LE BARON.

Mais non...

BÉATRIX.

Vous savez bien qu'on lui écrit toujours : « On vous trompe. »

LE BARON.

Calmez-vous.

BÉATRIX.

Il a encore été prévenu!

VAUBALLAN, descendant.

Qu'avez-vous?

LE BARON.

Rien, rien. (A Béatrix.) Du sang-froid!

VAUBALLAN, montrant Boquet.

C'est monsieur Boquet.

BOQUET, sans se retourner et buvant toujours.

Oui, je suis Boquet.

LE BARON, bas à Vauballan.

Chut! c'est le mari!

VAUBALLAN.

Oh!

BÉATRIX.

Je suis perdue!

LE BARON.

Non, je réponds de tout.

Il l'accompagne jusqu'à la porte de droite. — Elle sort.

MASCARETTE, regardant le baron et Béatrix.

Qu'ont-ils donc?

VAUBALLAN, riant malgré lui.

Rien, rien, c'est la princesse!

BOQUET, se levant.

Une princesse!

VAUBALLAN.

Oui.

BOQUET, se dirigeant vers la droite.

Je vais lui présenter mes hommages.

VAUBALLAN, le retenant.

Non, non... Elle en reçoit d'autres.

BOQUET *.

Ah! je ne serai pas indiscret.

ARCADIE et MASCARETTE, à Vauballan.

Mais qu'y a-t-il donc?

VAUBALLAN, bas.

Chut! c'est le mari!

ARCADIE et MASCARETTE.

Ah bah!

Elles remontent en éclatant de rire.

LE BARON, revenant **.

Je vais devenir son ami. (Saluant.) Monsieur...

BOQUET, étonné.

Monsieur!

LE BARON, à Vauballan.

Présente-moi donc.

VAUBALLAN, présentant.

Le baron de la Bigottière.

BOQUET, saluant.

Monsieur...

VAUBALLAN, présentant Boquet.

Monsieur Boquet.

* Arcadie, Mascarette, Vauballan, Boquet.

** Mascarette, Arcadie, Vauballan, le baron, Boquet.

LE BARON, *saluait.*

Monsieur!... Que je suis heureux de faire votre connaissance! Mais vous ne donnez rien à M. Boquet! Un verre de kirsch, monsieur Boquet?

Il va à la table.

BOQUET, *passant au milieu.*

Non, je vous remercie. (A part.) Ils sont très-polis dans cette maison.

On l'entoure.

LE BARON *.

Ce cher ami!

ARCADIE.

Vous êtes marié, monsieur Boquet?

BOQUET.

Oui, madame, j'ai ce plaisir.

VAUBALLAN.

Bien partagé?

Il remonte en riant.

BOQUET.

Je l'espère.

LE BARON, *bas à Vauballan.*

Ne plaisante pas, toi!

Il remonte.

MASCARETTE **.

Il paraît qu'elle est très-jolie, votre femme?

BOQUET.

Je ne peux pas le cacher.

* Le baron, Mascarette, Boquet, Vauballan, Arcadie.

** Le baron, Mascarette, Boquet, Arcadie, Vauballan

VAUBALLAN.

Ce serait inutile.

LE BARON.

Et d'une vertu, dit-on...

BOQUET.

Étonnante ! Du reste, je l'ai fait venir de province exprès. Depuis ce matin, elle est chez sa mère.

Arcadie et Mascarette remontent en riant aux éclats.

LE BARON.

Vous êtes un homme heureux.

BOQUET.

J'avoue que je suis heureux.

VAUBALLAN.

Vous l'êtes trop.

Mascarette et Arcadie redescendent *.

BOQUET.

Trop, vous l'avez dit. Tout me réussit. Je ne manque jamais une bonne affaire... et je n'en fais jamais de mauvaise. Il est vrai que j'ai une fée, une bonne fée, qui me prévient chaque fois qu'on veut me mettre dedans ; j'ai toujours trouvé, sur ma cheminée ou dans ma poche, un billet avec ces simples mots : « On vous trompe. »

LE BARON, ARCADIE, MASCARETTE.

Ah !

BOQUET, avec orgueil.

Et on ne m'a jamais trompé !

ARCADIE, à part.

Il est superbe.

* Mascarette, le baron, Boquet, Vauballan, Arcadie.

MASCARETTE, à part.

Il est admirable.

VAUBALLAN, à Arcadie.

Il a sa boussole qui bifurque !

LE BARON, à Mascarette.

Mais c'est une perle, ce mari-là !

ARCADIE.

Et vous n'avez rien trouvé, ce soir ?

BOQUET, triomphant.

Si, si. — Voilà le billet. — « On vous trompe. » Et je sais parfaitement à quoi ça s'applique. (Le baron fait un mouvement.) A une vente de terrains à Auteuil. Mais on ne me trompera pas.

LE BARON, rassuré.

C'est précieux, cela !

BOQUET.

Très-précieux.

Vauballan et le baron remontent à droite en riant.

ARCADIE, riant *.

Il faut que je l'embrasse.

MASCARETTE, de même.

Moi aussi.

Elles embrassent Boquet et sortent par le fond en riant.

LE BARON, à Vauballan.

Je crois que je peux aller rassurer sa femme.

Il sort par la droite.

BOQUET, très-gria.

Ils sont très-aimables dans cette maison.

* Miradoux, Boquet, Arcadie, Vauballan, le baron.

SCÈNE XIV

BOQUET, VAUBALLAN, puis MIRADOUX.

BOQUET, devenant de plus en plus gris.

Non, — on ne me trompera pas; — Miradoux non plus ne me trompera pas. — (A Vauballan.) Monsieur, permettez-moi de vous présenter mes hommages...

VAUBALLAN, qui a bu pendant cette fin de scène, plus ivre. — Lui offrant un petit verre *.

Boquet, sois bon; prends ce verre de cognac, c'est digestif.

BOQUET.

Je ne peux pas.

VAUBALLAN, le forçant à boire.

Fais cela pour moi. Merci. (Il pose le verre sur la table.) Maintenant tu es mon ami, je vais t'ouvrir mon cœur. Je suis avec Mascarette, mais je voudrais être avec Arcadie. Si j'étais avec Arcadie, je voudrais être avec Mascarette. Voilà mon caractère.

BOQUET.

Il faut savoir, dit le sage, se contenter de ce qu'on a.

VAUBALLAN.

Eh bien, moi, je me contenterais plutôt de ce que je n'ai pas. Je t'ai ouvert mon cœur : ouvre-moi le tien.

BOQUET.

Dans le mien, il y a une épine.

* Vauballan, Boquet.

VAUBALLAN.

L'ancienne maîtresse que tu as quittée ?

BOQUET.

Oh! non, ça, je m'en moque. Mais j'ai une nièce, Léocadie Boquet; elle est à ma charge, elle n'a pas de dot; je voudrais la marier.

VAUBALLAN.

Marie-la.

BOQUET.

Je ne peux pas y arriver. Toutes les fois qu'il y a des célibataires dans une succession, j'emmène Léocadie, ça ne réussit pas. Elle m'accompagne dans les inventaires, dans les levées de scellés, dans les ventes; ça ne réussit pas.

MIRADOUX, entrant par la gauche *.

Enfin! je les ai trouvées, mes preuves. Cet imbécile de Florentin les avait fourrées sous la pendule.

VAUBALLAN.

Voilà Miradoux. Encore un ami, un vieil ami! nous sommes des gaillards!

MIRADOUX.

Oui, de rudes gaillards! J'ai fait mettre de l'eau de Vichy dans la salle à manger.

VAUBALLAN.

Oh! charmante attention! attention charmante! je te rends Boquet intact.

MIRADOUX.

Merci.

Vauballan sort par le fond.

* Miradoux, Vauballan, Boquet.

SCÈNE XV

MIRADOUX, BOQUET.

Des qu'ils sont sortis, Miradoux tire une photographie de sa poche et la montre à Boquet avec importance.

BOQUET, à part *.

Attention!

MIRADOUX.

Regardez cela.

BOQUET.

Une paysanne.

MIRADOUX.

Ma femme, la seconde, ma femme actuelle; j'ai de ses cheveux dans ce médaillon, que je ne quitte jamais, pour me rappeler la famille. Elle est d'ailleurs très-jalouse, Noémie: vingt-trois ans, un signe sur la joue. (Lui montrant une autre photographie.) Et ça?

BOQUET.

Une autre paysanne.

MIRADOUX.

Ma fille, du premier lit, dix-huit ans. Harmance! vous dites Hermance, nous disons Harmance; très-gentille, un signe aussi, on ne le voit pas, il est sur la nuque. (Il prend une troisième photographie.) Et ça?

BOQUET.

Un gros paysan.

* Miradoux, Boquet.

MIRADOUX.

Lionard! vous dites Léonard, nous disons Lionard, nous. Quel gaillard! (Avec orgueil.) Vingt-un ans, — un mètre soixante-douze de haut, — un mètre soixante de circonférence, et le reste à l'avenant. (Réunissant les trois photographies et les lui montrant.) Eh bien?

BOQUET.

Eh bien, quoi?

MIRADOUX.

Ma famille.

BOQUET, pouvant à peine articuler.

Qui me le prouve?

MIRADOUX.

Comment! qui vous le prouve? (Le faisant retourner.) Regardez-moi donc, vous!... (A part.) Ah! sapristi! ils me l'ont grisé. Boquet, tenez-vous vraiment à connaître la vérité?

BOQUET.

C'est ma mission.

MIRADOUX.

Feriez-vous un voyage dans ce but?

BOQUET.

J'irais au bout du monde... si les frais étaient payés avec indemnité convenable.

MIRADOUX.

Je paierai tout. Il est onze heures cinq. J'ai un train à minuit quarante, je le prends. Vous en avez un demain, matin, à neuf heures dix, vous le prenez.

BOQUET.

Moi?

MIRADOUX.

Vous arrivez à Bobignac-le-Rasé vers les trois heures. Vous me trouverez moissonnant dans la personne de ma femme, de mes enfants et de quelques autres moissonneurs ou moissonneuses. Vous constatez mon identité et vous aurez encore quarante-huit heures pour me faire envoyer en possession de la succession Cornillon.

BOQUET.

Ce serait suffisant.

MIRADOUX.

Seulement, vous ne direz pas que vous m'avez vu à Paris en homme du monde. Je serais perdu.

BOQUET.

La discrétion est le premier devoir...

MIRADOUX.

Très-bien. Mais je n'ai pas un instant à perdre. (Appelant Florentin qui dispose les paletots et les dentelles des invités dans le second salon.) Florentin!

FLORENTIN.

Monsieur.

MIRADOUX *.

Vous allez annoncer qu'une dépêche m'a appris que le feu était à mes bois.

BOQUET, à part.

Le feu est à ses bois!

MIRADOUX.

Et que je suis parti pour ne pas troubler la fête, sans dire adieu à personne.

* Miradoux, Florentin, Boquet.

FLORENTIN.

Bien, monsieur; je prendrai un air de circonstance.

Il entre à droite.

MIRADOUX, à Boquet *.

Le train de neuf heures dix, demain matin, ne l'oubliez pas.

BOQUET.

Pour quel endroit? Vous ne me donnez pas votre adresse.

MIRADOUX.

C'est juste. (A voix basse.) Miradoux, à Bobignac-le-Rasé, par la Southerraïne, Creuse, ligne d'Orléans.

BOQUET.

Très-bien.

MIRADOUX.

Vous souviendrez-vous de ça?

BOQUET.

Oui, oui!

MIRADOUX, en sortant.

Ligne d'Orléans, neuf heures dix.

Il sort par le premier plan, à gauche.

SCÈNE XVI

BOQUET, puis FLORENTIN.

BOQUET, seul; il est complètement gris.

Cet homme ne m'inspire aucune confiance. Il m'a dit des choses extravagantes... que je me rappellerai de-

* Miradoux, Boquet.

main. C'est égal, je ferai le voyage, je le dois à ma conscience, puisque les frais sont payés avec indemnité convenable. Et il a un fils, — j'emmènerai Léocadie. — (Florentin entre par le fond, portant le patelot et le chapeau du baron et le manteau de dentelles de Béatrix; il dépose le tout sur une chaise, à droite de la table. — Il sort.) Ligne d'Orléans, neuf heures dix, par la Souterraine. J'oublierai son adresse, si je ne l'écris pas. (Il va écrire à la table, il s'assoit sur les effets apportés par Florentin, et écrase le chapeau du baron.) « Miradoux... » Il était excellent, ce champagne! « A Bobignac-le-Rasé. » Mais il me semble qu'il est resté dans ma tête et qu'il va sauter par l'occiput. — « Par la Souterraine. » — Quel drôle d'effet! (Il fait un mouvement, le papier tombe à terre, il veut se baisser pour le ramasser, il ne peut pas.) Il est tombé! Florentin, ramasse ce papier.

FLORENTIN, qui rentre pour apporter d'autres effets *.

Monsieur me tutoie!

BOQUET.

Ramasse ce papier. Donne-le moi.

FLORENTIN, qui a ramassé le papier.

Je prie monsieur de ne pas me tutoyer.

BOQUET.

J'ai l'habitude de tutoyer mes domestiques... Verse-moi à boire!

Il tombe sur la table. — Florentin jette le papier avec colère sur la table et sort par le fond.

* Florentin, Boquet.

SCÈNE XVII

BOQUET, LE BARON, BÉATRIX, puis ARCADIE,
MASCARETTE, VAUBALLAN, puis MIRADOUX.

LE BARON, entrant par la droite avec Béatrix *.

N'ayez aucune crainte, il croit qu'on ne peut le tromper qu'en affaires.

BÉATRIX, apercevant Boquet, effrayée.

Mais il est encore là!

Boquet rouffe.

LE BARON.

Il dort, partons vite... Où sont vos dentelles?

BÉATRIX.

Il est assis dessus!

LE BARON, essayant de les prendre.

Et sur mon paletot... Ah!

BÉATRIX.

Quoi?

LE BARON, désignant le papier sur lequel Boquet a écrit.

Miradoux m'a laissé son adresse.

Boquet rouffe toujours.

BÉATRIX.

N'avancez pas.

LE BARON.

Non, je lis par-dessus sa tête. « A Bobignac-le-Rasé, par la Souveraine, Creuse. » (Voyant qu'il ne peut parvenir à retirer les effets sur lesquels Boquet est assis.) Oh! ma foi!... Prenons n'importe quoi!

Ils passent dans le second salon et prennent les vêtements que Florentin y a déposés.

* Boquet, le baron, Béatrix.

ARCADIE, entrant vivement par la droite.

Il n'y a pas de Miradoux en Espagne!

BÉATRIX et LE BARON, effrayés.

Ah!

MASCARETTE, entrant à la suite d'Arcadie et apercevant Béatrix qui emporte ses dentelles.

Mes dentelles!

VAUBALLAN, de même.

Mon paletot!

Ils les poursuivent.

ARCADIE.

Et il est parti! Comprenez-vous ça, Boquet?... Ah! il nous a laissé son adresse!

Elle la prend.

BOQUET, réveillé.

Hein! (Se levant vivement pour chercher son chapeau.) J'ai besoin de prendre l'air...

VAUBALLAN, revenant furieux.

Je n'ai pas pu les rejoindre!

ARCADIE, montrant le papier à Vauballan.

J'ai son adresse!

MASCARETTE, rentrant *.

Je n'ai rattrapé que la moitié de mes dentelles.

ARCADIE, même jeu.

J'ai son adresse!

MASCARETTE, à Vauballan.

Mais courez donc après eux.

VAUBALLAN.

Je n'ai pas de chapeau.

MASCARETTE.

Prenez-en un.

Elle sort par le fond.

* Vauballan, Mascarette, Arcadie, Boquet.

VAUBALLAN.

Ah!

Il prend celui qui se trouve sur la chaise; mais s'apercevant qu'il est écrasé, il va à Boquet, fait l'échange des chapeaux, et sort.

BOQUET, stupéfait.

Eh bien! quoi! Qu'est-ce? on me vole mon chapeau!

Il sort en courant avec le chapeau écrasé sur la tête.

ARCADIE, criant et agitant toujours son papier en l'air.

J'ai son adresse!

Elle sort en courant à la suite de Boquet.

MIRADOUX, revenant par la gauche, en habits de voyage; il tient une valise à la main.

Tout s'est bien passé... Adieu, ville pervertie! Je venais tous les ans te maudire pendant un mois; mais, si j'hérite, c'est pendant deux mois que je viendrai te maudire!

Il sort par le fond.

ACTE DEUXIÈME

La cour de la ferme de Miradoux. — A droite, premier plan, l'entrée de la maison à laquelle on arrive par un petit perron ; — devant le perron, un banc ; — au deuxième plan, un passage pour aller dans la campagne. — Au fond, la grange toute grande ouverte ; on aperçoit à l'intérieur le foin, la paille, etc. — A gauche, premier plan, le puits ; — au deuxième plan, l'entrée de la cour, fermée par une petite barrière en bois ; — au troisième plan, l'entrée de l'étable ; — au quatrième plan, un passage conduisant dans la campagne. — Ça et là, des fourches, des râteaux, des pioches, des pelles, des fléaux et autres instruments aratoires.

•

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, FANCHETTE, LILINE, FRANÇOISE.
CHARLOT, DEUX PAYSANNES, puis MARTIAL.

Au lever du rideau, ils sont au milieu de la scène, tous en train de manger la soupe ; ils continuent une dispute commencée avec Fanchette.

TOUS, à Fanchette *.

Te tairas-tu ! Veux-tu bien te taire.

FANCHETTE.

Non, je ne me tairai pas, non. J'ai vu Pierre qui embrassait Françoise.

* Françoise, Charlot, Fanchette, Pierre, Liline ; plus haut, les deux paysannes

PIERRE.

C'est pas vrai!

FANCHETTE.

J'étais cachée derrière les noisetiers.

CHARLOT.

Est-elle mauvaise langue, cette Fanchette!

FANCHETTE.

Vous ne me donnez pas vos secrets à garder; je dis ce que je vois.

LILINE.

Et ce que tu ne vois pas.

FANCHETTE.

Peut-être ben! Peut-être ben que je n'ai pas vu l'autre jour l'Harmance dans la grange avec Charlot.

CHARLOT.

C'est pas vrai!

FANCHETTE.

Et quand Lionard peut rencontrer Liline...

LILINE.

C'est pas vrai!

PIERRE.

Mais personne n'aura donc le courage de prendre Fanchette et de la tremper une bonne fois dans la mare aux canards?

FANCHETTE.

Essayez donc, monsieur Piarre.

PIERRE.

Ah! si je ne mangeais pas ma soupe...

FANCHETTE.

D'ailleurs, je ne fais pas injure à Liline ; c'est un fameux gas, le fils au père Miradoux. Ça ne vous a pas vingt-un ans, c'est mineur, quoi ! Et ça vous est déjà énorme et fort ! ah ! c'est beau, un homme comme ça.

LILINE.

Dis tout de suite que tu es jalouse.

FANCHETTE.

Non, je ne suis pas jalouse, et si je voulais faire des mines comme vous autres...

LILINE.

Qu'entends-tu par des mines ?

FANCHETTE.

J'entends des simagrées.

MARTIAL, qui est entré par la gauche, la prouvant par la taille *.

Eh ! là ! là ! qu'avez-vous donc, la jolie Fanchette ?

Il l'embrasse. — Les autres remontent un peu.

FANCHETTE.

Ah ! que vous êtes bête, Martial !

MARTIAL.

Pas si bête, puisque je t'ai pris un baiser.

FANCHETTE.

Dites que vous venez pour ça, monsieur le charron.

MARTIAL.

Ça n'en vaut donc pas la peine ?

FANCHETTE.

C'est pas pour me réveiller que vous jetiez ce matin des petits cailloux à la fenêtre de la Noémie.

* Fanchette, Martial, les autres au-dessus.

MARTIAL.

Je faisais peur aux moineaux qui mangent les prunes.

FANCHETTE.

Oh! les moineaux! Après ça, elle est ben excusable, la Noémie; elle n'a que vingt-trois ans, son mari en a plus de cinquante.

MARTIAL.

Qué que tu veux dire?

FANCHETTE.

C'est pas moi qui aurais épousé un homme veuf avec deux enfants. Tout de même, si on racontait ça au père Miradoux...

MARTIAL.

Te tairas-tu, mauvaise pie!

TOUS.

Oh! oui : mauvaise pie!

SCÈNE II

LES MÊMES, NOÉMIE.

NOÉMIE, paraissant sur le perron.

Eh! là, là, ne faites pas tant de bruit; vous allez réveiller Miradoux.

TOUS.

Il est arrivé?

FANCHETTE, bas à Martial.

La v'là, la Noémie.

NOÉMIE, tricotant son bas, elle descend *.

Depuis plus d'une heure, et il dort déjà comme une patate; il revient toujours si fatigué de ses voyages!

MARTIAL.

Il ne devait revenir que dans quinze jours.

FANCHETTE, à part.

Voyez-vous comme ça le vexé!

Elle remonte.

NOÉMIE.

Est-ce qu'il sait jamais ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas, le pauvre homme? C'est les enfants qui ne sont pas contents! je leur avais permis d'aller ce soir à Plan-chouéran voir le feu d'artifice du château.

MARTIAL.

Pour la fête de la comtesse.

NOÉMIE.

Mais Miradoux ne voudra pas. Il dit que les feux d'artifice, c'est pour éblouir le pauvre monde, et qu'il n'en faut plus.

MARTIAL.

Il a raison, il n'en faut plus.

NOÉMIE.

Moi, ça ne me gêne pas qu'on m'éblouisse. (Aux paysans, qui s'étaient rapprochés.) Mais vous êtes là tous à écouter... au lieu de manger votre soupe. Allons, allons, dépêchons-nous!

Les paysans remontent et achèvent de manger leur soupe.

MARTIAL, bas.

C'est-il ennuyeux! vous deviez me donner un rendez-vous, ce soir...

* Fanchette, Martial, Noémie, les autres au fond.

NOÉMIE.

Pendant que les enfants seraient à Planchouéran.

MARTIAL.

Il faut prendre un autre moment.

NOÉMIE.

Non, je ne veux plus.

MARTIAL.

Pourquoi?

NOÉMIE.

Parce que j'ai revu Miradoux.

MARTIAL.

Eh bien?

NOÉMIE.

Eh bien, je me dis que de tromper Miradoux, un homme si bonasse, si simplet, ça me porterait malheur; ça ferait mourir nos bêtes.

MARTIAL.

Que vous êtes sotté avec vos idées!

NOÉMIE.

Ce ne sont pas des idées, c'est une croyance.

MARTIAL.

Comme si ça regardait les bestiaux!

NOÉMIE.

Et pourquoi que ça ne les regarderait pas, les pauvres bêtes?

Elle remonte.

MARTIAL.

C'est à l'école qu'on leur donne ces superstitions!

NOÉMIE.

Mais Miradoux dormirait toute la journée sur son fauteuil, sans seulement faire attention que ça l'use!... (Appelant.) Miradoux! Miradoux! Eh ben, Miradoux, ne dors donc pas comme ça!

SCÈNE III

LES MÊMES, MIRADOUX.

MIRADOUX, paraissant sur le porche.

Me voilà, Noémie, me voilà!... Bonjour, mes amis, bonjour.

Il descend.

TOUS LES PAYSANS.

Bonjour, père Miradoux.

MIRADOUX, passant devant eux *.

Quelle santé ! quelle fraîcheur ! Et quelle soupe ! J'y ai bien pensé dans mon voyage. Je me disais : ils sont là-bas qui mangent leur bonne soupe, et moi, je... je mangerais bien la mienne.

NOÉMIE.

Elle sera froide. Tu aimais mieux dormir. Je vais te la donner tout de même.

Elle entre dans la maison.

MIRADOUX.

Avec des truffes... (Se reprenant.) avec des choux ! beaucoup de choux ! (A part.) Je me crois toujours là-bas, moi.

* Noémie, Miradoux, les paysans au-dessus, — Martial est remonté.

PIERRE *.

Vous êtes fatigué, père Miradoux ?

MIRADOUX.

Un peu, un peu.

FANCHETTE.

Où allez-vous donc comme ça tous les ans ?

MIRADOUX.

Je cours le pays pour voir les nouveaux engrais. Je me défie des savants, moi, c'est des vieilles couches. Je n'en crois que mes yeux et mes mains.

FANCHETTE.

Vous ne rapportez jamais rien.

MIRADOUX.

Parce que je veux le meilleur. Je ne l'ai pas encore trouvé. Ça viendra.

NOÉMIE, revenant avec une grande écuelle de soupe.

Tiens, v'là ta soupe. Elle ne vaut rien.

MIRADOUX.

Merci.

Il va s'asseoir sur la margelle du puits pour manger sa soupe. — Les paysans remontent.

MARTIAL, bas à Noémie **.

Est-ce que les bestiaux du juge de paix en sont morts ?

NOÉMIE.

Non... parce que c'est le juge de paix qui a commencé. Ah ! si Miradoux commençait ! (Regardant Miradoux.) Mais il ne commencera pas maintenant, le pauvre bonhomme.

* Charlot, Fanchette, Miradoux, Pierre, Lilie. Les autres au-dessus. — Martial au fond, à droite.

** Miradoux, Noémie, Martial, les paysans au fond.

MARTIAL.

On ne sait point.

Noémie remonte. — Les paysans sont sortis par la droite en emportant leurs écuëles vides.

MIRADOUX, apercevant Martial.

Eh! c'est Martial! c'est ce bon Martial!

MARTIAL *.

Je venais voir comme ça si vous étiez arrivé, parce que j'avais quelque chose à vous dire.

MIRADOUX, à part.

Il a toujours quelque chose à me dire.

MARTIAL.

Quelque chose de... conséquent.

MIRADOUX.

Ah! ah! (A part.) Il me demande ordinairement si le coq qui sert de girouette au clocher est à la pluie. (Haut.) Je vous écoute.

MARTIAL.

Je ne peux pas vous le dire tout seul, il faut que j'aille chercher le père Braisillon.

MIRADOUX.

C'est donc sérieux?

MARTIAL.

Je crois ben que c'est sérieux.

MIRADOUX.

Alors, allez, Martial, allez.

MARTIAL.

J'y vais. (Revenant.) Est-ce que le coq est à la pluie aujourd'hui?

* Miradoux, Martial, Noémie, assise sur le banc et tricotant son bas.

MIRADOUX, regardant à gauche.

Oh! oh! il y est sans y être.

MARTIAL, à part, en sortant.

Il n'y connaît rien du tout.

Il sort par la gauche.

MIRADOUX *.

Noémie, jé n'ai pas encore vu les enfants.

NOÉMIE, se levant.

Ils sont là-bas, qui jouent avec l'âne de Martial, comme de grands nigands qu'ils sont. Je vas les prévenir.

MIRADOUX, mangeant toujours sa soupe.

Tu es trop bonne.

NOÉMIE.

Ne tiens donc pas ta cuiller comme ça! (Haussant les épaules, en sortant.) Il ne sait pas seulement manger sa soupe!

Elle sort par le fond, à gauche.

SCÈNE IV

MIRADOUX, puis NOÉMIE.

MIRADOUX, seul.

Elle est toujours de mauvaise humeur quand j'arrive, Noémie... (Posant son écuelle sur la margelle du puits.) Ça m'inquiéterait si elle était quelquefois aimable avec moi, mais elle ne l'est jamais. Toujours revêche. Et ce

* Miradoux, Noémie.

n'est rien à côté de l'autre... madame Miradoux première. Pauvre défunte!... Je ne me plains pas... Si je n'ai pas d'agrément onze mois sur douze, j'ai la sécurité, je dors tranquille. Les révolutions peuvent venir, je leur montrerai ma femme, mes enfants et moi-même, dans ce costume. Autrefois, ça ne me gênait pas... maintenant que l'âge me donne de la distinction, j'ai toujours peur qu'on reconnaisse l'homme élégant qui, hier encore, avec une fleur à la boutonnière... Elle m'a coûté cher, ma fredaine de cette année. Tout augmente, et sans cette bonne demoiselle Cornillon... Pourvu que Boquet arrive! Nous n'avons plus qu'un jour... Si Boquet ne perd pas trop de temps à la Souterraine, il sera ici dans une heure et demie, et s'il n'est pas convaincu en me voyant dans ma famille...

NOÉMIE, revenant.

V'là les enfants.

MIRADOUX.

Ah!

SCÈNE V

MIRADOUX, NOÉMIE, HERMANCE,
père LÉONARD.

HERMANCE, accourant par le fond, à gauche.

Bonjour, papa!

Elle l'embrasse.

MIRADOUX *.

Harmance! ma petite Harmance!

HERMANCE.

Tu t'es toujours bien porté dans ton voyage?

* Miradoux, Hermance, Noémie.

MIRADOUX.

Très-bien!... (La montrant.) Quelle santé! quelles bonnes joues roses! quels bons bras fermes! voilà les femmes de l'avenir!

LÉONARD, accourant par le même côté.

Bonjour, papa!

Il l'embrasse.

MIRADOUX *.

Lionard!... mon gros Lionard!

LÉONARD.

Tu t'es toujours bien porté dans ton voyage?

MIRADOUX.

Très-bien! — Voyez-moi ce gaillard-là. Quelle carrière!

LÉONARD.

Je vous fais honneur, je peux le dire, je fais honneur à papa.

MIRADOUX, le montrant avec orgueil.

Les hommes de l'avenir! Quand tous les conscrits auront cette rotondité... quelle armée! et quelle place ça vous tiendra sur un champ de bataille!

LÉONARD.

Ah! dame oui, pour de la place, je tiens de la place.

HERMANCE.

Tu ne devais pas revenir si tôt.

MIRADOUX.

Ils n'ont pas l'air content de me revoir.

HERMANCE.

Oh! si! oh! si!

* Léonard, Miradoux, Hermance, Noémie.

LÉONARD.

Oh ! si !

MIRADOUX.

J'ai voulu vous faire une surprise.

LÉONARD.

C'est qu'aujourd'hui nous allons à la fête.

MIRADOUX.

Quelle fête ?

HERMANCE.

A Planchouéran. C'est la Sainte-Christine.

MIRADOUX.

Je vous défends d'y aller.

LÉONARD.

Il y aura des chevaux de bois.

HERMANCE.

Et un feu d'artifice.

MIRADOUX.

Raison de plus.

HERMANCE.

On ne peut pas seulement se donner un plaisir.

NOÉMIE.

Quand les gens ne sont pas éduqués !

LÉONARD.

Belle-maman nous l'avait promis.

MIRADOUX.

Ça ne regarde pas belle-maman.

NOÉMIE.

Et pourquoi donc que ça ne me regarderait point ?

MIRADOUX.

J'attends quelqu'un aujourd'hui.

NOÉMIE.

Qui ça ?

MIRADOUX.

Un bourgeois qui vient de Paris pour acheter la laine de nos moutons.

LÉONARD.

Qué que ça nous fait ?

MIRADOUX.

Je veux qu'il vous voie en habits de travail.

HERMANCE *.

Moi qui m'avais repassé une coiffe !

LÉONARD.

Moi qui avais un gilet neuf !

MIRADOUX.

J'espère que vous le recevrez bien.

HERMANCE, en colère.

Non, nous ne le recevrons pas bien.

Elle s'éloigne.

MIRADOUX, sévère.

Harmance !

LÉONARD, en colère.

Oh ! non, non, par exemple.

MIRADOUX.

Eh bien, ça m'est égal ; recevez-le comme vous voudrez, mais il faut qu'il vous voie en habits de travail.

* Léonard, Miradoux, Hermance, Noémie.

NOÉMIE, aux enfants *.

Faut pas essayer de dire non, il est têtù comme un mulet.

MIRADOUX.

Toi, Noémie, tu auras une faucille avec des gerbes de blé.

NOÉMIE.

Je vas couper de la luzerne.

MIRADOUX.

Eh bien, de la luzerne. Toi, Harmance, tu auras du foin.

HERMANCE.

Je vas chercher de la rabette.

MIRADOUX.

Eh ben, de la rabette. Toi, Lionard, qui es fort, tu prendras trois bottes de foin.

LÉONARD, avec colère.

Un chargement de baudet, quoi! — Oh! nom de nom! de nom d'une fourche!... Eh ben, non, je ne prendrai pas du foin!

MIRADOUX.

Eh bien, aimes-tu mieux de la paille?... tu prendras de la paille. (A part.) C'est avec les concessions qu'on gouverne. (Léonard et Harmance sortent par le fond, à droite. Noémie remonte avec eux.) Ils ont mauvais caractère. Ils tiennent ça de leur mère. Pauvre défunte!... mais ce sont des cœurs simples, avec des mœurs simples. Ça repose du souffle empesté des villes.

* Léonard, Miradoux, Noémie, Harmance.

SCÈNE VI

MIRADOUX, NOÉMIE.

NOÉMIE, qui s'est rapprochée *.

Tu as donc été dans les villes ?

MIRADOUX.

J'ai traversé Guéret, et j'y ai été frappé. en le traversant, de la démoralisation croissante des classes dites supérieures.

NOÉMIE.

Tu n'as pas perdu mon médaillon ?

MIRADOUX, le montrant.

Le perdre !... je me serais plutôt perdu moi-même.

NOÉMIE, flairant le médaillon.

Il sent le musc.

MIRADOUX.

Le musc ! Tu crois ? Tiens, oui !... ça sent le musc. Il y a des gens qui aiment le musc.

NOÉMIE.

Des femmes !

MIRADOUX.

Précisément. — Alors leurs maris sentent le musc, et s'ils vous donnent une poignée de main, va te promener, on sent le musc.

NOÉMIE.

Mes cheveux y sont toujours ?

* Noémis, Miradoux.

MIRADOUX.

Regarde, il n'en manque pas un.

NOÉMIE, l'ouvrant.

Ils sont noirs !

MIRADOUX, stupéfait.

Comment, ils sont noirs ! Tiens, oui, c'est vrai, ils sont noirs...

NOÉMIE.

Ils ne sont pas devenus noirs tout seuls ?

MIRADOUX.

Ce n'est pas l'usage.

NOÉMIE.

Il faudra que tu m'expliques ça, Miradoux !

MIRADOUX.

Je te l'expliquerai parfaitement ce soir ; je te l'expliquerai même tout de suite.

Il veut l'embrasser.

NOÉMIE, l'arrêtant.

Non, non, tout ça c'est pas des raisons.

MIRADOUX.

Eh bien, voilà !... (A part.) C'est cette coquine d'Arcadie qui m'a joué ce tour.

NOÉMIE.

Voilà, quoi ?

MIRADOUX

C'est bien simple... Je t'ai rapporté l'année dernière une fleur en papier qui change de couleur suivant le temps...

NOÉMIE.

Oui.

MIRADOUX.

Eh bien, il est probable que tes cheveux changent aussi quand ils sont coupés.

NOÉMIE.

Tu crois ?

MIRADOUX.

Je suis sûr que demain, s'il pleut, ils redeviendront blonds.

NOÉMIE.

Tu crois ?

MIRADOUX, à part.

J'y remettrai une mèche des siens.

NOÉMIE.

Nous verrons ça !

Elle s'empare du médaillon.

MIRADOUX.

Tu prends le médaillon ?

NOÉMIE.

Pour être plus sûre.

MIRADOUX, à part.

Jalouse comme une tigresse !

NOÉMIE.

Nous verrons ça !

Elle remonte.

SCÈNE VII

MIRADOUX, NOÉMIE, LÉONARD, HERMANCE,
FANCHETTE, PIERRE, CHARLOT,
LILINE, FRANÇOISE, et LES DEUX PAYSANNES.

Ils reviennent tous par le fond, à droite, avec des instruments de travail.

MIRADOUX, aux paysans.

Eh bien, on ne travaille donc pas aujourd'hui ?

NOÉMIE.

C'est toi qui nous fais perdre notre temps.

MIRADOUX.

Moi, au contraire, au contraire !

Il sort par le fond à droite, suivi de Noémie. — Aussitôt qu'ils sont sortis, les paysans forment de petits groupes : Liline et Léonard à gauche. Hermance et Charlot au milieu ; Pierre et Françoise à droite. — Fanchette va de l'un à l'autre pour écouter ce qu'ils disent. Les deux paysannes causent au fond.

LÉONARD, bas à Liline.

Lilina, il ne faut pas traire les vaches toute seule ; la rouge est méchante.

LILINE, bas.

Mais si on nous voit entrer ensemble dans l'étable ?

LÉONARD.

Je passerai par la lucarne.

LILINE.

Tu ne pourras pas.

LÉONARD.

J'ai mesuré, j'ai trois centimètres de jeu.

PIERRE, à Françoise.

Françoise, il y a un nid de pinsons dans la charmille du clos.

FRANÇOISE.

Ne le prends pas sans moi.

PIERRE.

Je t'attendrai.

CHARLOT, à Hermance.

Il y a un bout de mur de la grange qui est démoli. On peut y entrer sans être vu.

HERMANCE, s'apercevant que Fanchette les écoutait.

Prends garde, voici Fanchette !

MIRADOUX, revenant avec une fougère.

Travaillons ! travaillons !

NOÉMIE, le suivant.

Toi aussi, Miradoux ?

MIRADOUX.

Moi aussi. — (Regardant à gauche.) Ah ! voici Martial avec le père Braisillon. Nous avons à causer ; laissez-nous.

Us sortent tous par le fond, à droite et à gauche.

SCÈNE VIII

MIRADOUX, BRAISILLON, MARTIAL.

BRAISILLON, arrivant par la gauche, suivi de Martial.

Il a une pioche sur l'épaule.

Eh ben, notre voisin, vous voilà donc revenu ?

MIRADOUX *.

Oui, père Braisillon, comme vous voyez.

MARTIAL.

Vous allez donc aux champs, que vous avez une fourche ?

MIRADOUX.

Oui, oui, Martial ; le père Braisillon a toujours sa pioche, lui.

BRAISILLON.

Toujours !

MIRADOUX.

Elle ne quitte jamais son épaule.

BRAISILLON.

Jamais !

MIRADOUX.

La pioche du travailleur !... Nous sommes les travailleurs, nous.

MARTIAL.

Oh ! l'ouvrage ne va guère.

MIRADOUX.

C'est égal, nous sommes les travailleurs.

BRAISILLON.

Vous, notre voisin, vous ne vous fatiguez pas trop.

MIRADOUX.

Mon ami, quand je vois travailler ma femme et mes enfants, ça me fatigue plus que si je travaillais moi-même.

* Braisillon, Martial, Miradoux.

BRAISILLON.

Mais, ça ne vous courbe pas l'échine, ce travail-là.
Il rit.

MARTIAL, rient.

Non, oh ! non.

MIRADOUX, allant à Braisillon *.

Il aime à rire, le petit père Braisillon, il aime à rire ;
le travail et la gaité, voilà notre devise .

BRAISILLON.

Oui. Vous ne me donneriez pas une prise de tabac ?

MIRADOUX, présentant sa tabatière.

Mais si, mais si... Très-volontiers, comme toujours.

BRAISILLON, prenant une prise.

Il est bien sec.

MIRADOUX.

Vous comprenez, — depuis trois semaines...

BRAISILLON.

Vous ne prisez donc pas, vous ?

MIRADOUX.

Pas en voyage. — Il paraît que vous avez quelque chose
à me dire ?

BRAISILLON.

Oui, c'est Martial qui va porter la parole. — Parle,
Martial.

MARTIAL.

Voilà ! c'est...

BRAISILLON, à Miradoux.

Je voudrais d'abord vous causer de mon champ, puis-
que j'ai l'occasion.

* Braisillon, Miradoux, Martial.

MIRADOUX.

Il n'est pas encore vendu ?

BRAISILLON.

Je vous attendais.

MARTIAL.

C'est monsieur le comte de Planchouéran qui est maire de Bobignac.

MIRADOUX.

Oui.

BRAISILLON.

Vous m'en donnerez bien huit cents francs ?

MIRADOUX.

Pour en finir ! est-ce fait ?

BRAISILLON.

Pas encore, parce que, si vous m'en donnez ce prix, c'est que vous avez une raison.

MIRADOUX.

La raison... c'est que j'en ai envie.

BRAISILLON.

En ce cas, faut m'en donner davantage.

MIRADOUX.

Jamais ! je n'en veux plus.

BRAISILLON.

Nous en recauserons. — Parle, Martial.

MARTIAL.

Au moment où nous allons élire un député, nous voulons un maire qui soit un paysan comme nous.

BRAISILLON.

Oui.

MARTIAL.

Pas plus éduqué que nous.

BRAISILLON.

Oui.

MARTIAL.

Notre semblable, quoi!

BRAISILLON.

Oui.

MARTIAL.

Et alors, nous sommes quelques-uns dans le village qui avons pensé à vous.

BRAISILLON.

Oui.

MIRADOUX, à part, allant poser sa fourche près de puits.

Enfin ! (haut.) Ah ! mes amis ! ah ! mes bons amis ! je ne peux pas vous dire combien je suis ému et flatté... Rien ne pouvait m'être plus précieux que cette expression spontanée de vos suffrages.

MARTIAL, étonné.

Spontanée!...

BRAISILLON, de même.

Suffrages!...

MIRADOUX, à part.

Je leur parle la langue des vieilles couches; je vais me trahir. (haut.) Braisillon, Martial, vous me connaissez... vous savez que je pense ce que vous pensez... et ce que vous pensez...

MARTIAL.

C'est ce que nous pensons.

BRAISILLON.

Oui.

MIRADOUX.

Et ce que nous pensons ..

MARTIAL.

C'est ce que vous pensez.

BRAISILLON.

Oui.

MIRADOUX.

Il suffit de s'expliquer pour s'entendre.

MARTIAL.

Voilà !

BRAISILLON.

Oui.

MIRADOUX.

Comptez sur moi pour donner à vos aspirations l'essor...

MARTIAL et BRAISILLON.

L'essor...

MIRADOUX, à part.

Je leur parle encore la langue des vieilles couches. (Haut.)
Vous aurez ce que vous voulez.

MARTIAL.

A la bonne heure ! Pour lors, père Miradoux, vous consentez à être notre maire ?

MIRADOUX.

Si je consens !... Mais je ne peux pas me soustraire...
(Se reprenant.) je ne peux pas vous refuser. Je suis des vôtres.

BRAISILLON.

Oui.

MARTIAL.

On pourrait, après, vous faire autre chose.

MIRADOUX.

Ah ! si vous voulez quelqu'un qui pense comme vous... faites de moi ce que vous voudrez. (Les prenant.) Nous sommes l'avenir !

BRAISILLON.

Oui... c'est nous qui sons l'avenir !

MARTIAL.

Alors, nous allons consulter les autres conseillers municipaux.

MIRADOUX.

Vous ne les avez pas consultés ?

MARTIAL.

Fallait avoir votre consentement.

BRAISILLON.

Oui.

MIRADOUX.

Quand connaîtrai-je le résultat de vos démarches ?

MARTIAL.

De nos consultations?... sur le coup de huit heures.

MIRADOUX.

Je vous attendrai avec la fièvre.

MARTIAL et BRAISILLON.

Vous avez la fièvre ?

MIRADOUX, à part.

C'est étonnant comme le langage simple est difficile en politique ! (Haut.) Au revoir, mes amis.

MARTIAL.

Au revoir, père Miradoux.

MIRADOUX, leur prenant la main.

Et souvenez-vous que n'importe ce que vous pensez, je le pense encore plus que vous.

Martial remonte.

BRAISILLON.

Au revoir, notre voisin... Vous m'en donnerez bien mille francs, de mon champ?

MIRADOUX.

Je vous les donne. (A part.) Quand on va hériter d'un demi-million... (Haut.) Est-ce fait?

BRAISILLON.

Oh! non, pas encore, nous en recauserons.

MIRADOUX.

Quand vous voudrez.

BRAISILLON.

Vous ne me donneriez pas une autre prise?

MIRADOUX, présentant sa tabatière.

Volontiers...

BRAISILLON.

Je la garde pour plus tard.

Il remonte.

MARTIAL.

Croyez-vous que le coq est toujours à la pluie?

MIRADOUX, à part *.

Le voilà encore avec son coq... (Haut.) Il y est sans y être.

MARTIAL, en sortant.

Il n'y entend rien du tout.

Il sortant par la gauche.

SCÈNE IX

MIRADOUX, puis FANCHETTE, puis PIERRE.

MIRADOUX, seul.

Maire!... premier magistrat de Bobignac-le-Rasé, élu par mes égaux... c'est le commencement; ils ont un député à nommer... qui sait? — Et je ferai de l'opposition au gouvernement, il ne me fait pas peur, il est forcé d'être raisonnable, lui. (Regardant sa montre.) Boquet ne peut pas tarder à arriver. (Reprenant sa fourche.) Je veux qu'il me surprenne travaillant, avec ma famille. — Fanchette!

FANCHETTE, qui est entrée depuis un moment.

Père Miradoux?

MIRADOUX **.

Tu es seule?

FANCHETTE, souriant.

Oui, père Miradoux.

MIRADOUX.

Quoi?

FANCHETTE.

Je dis : oui, je suis seule.

* Brisillon, Martial, Miradoux.

** Miradoux, Fanchette.

MIRADOUX, à part, en la regardant.

Elle est très-gentille, Fanchette... elle me représente la fille à la cruche cassée... mais qui en rirait. Et à Paris, avenue de l'Opéra, 64... Mais, non, non... Ici, je proteste par la pureté de mes mœurs. (Haut.) Si on me demande...

FANCHETTE.

Je sais... je sais...

MIRADOUX.

Très-bien.

Il l'embrasse. — Pierre, qui sortait de la maison, rentre vivement et ferme la porte.

FANCHETTE.

Oh!

MIRADOUX.

Je protesterai demain.

Il sort par le fond, à gauche, en chantonnant.

PIERRE, reparaisant sur le perron.

Eh ben? eh ben? Fanchette!

FANCHETTE.

Eh ben? quoi? tu as déniché ton nid de pinsons, n'est-ce pas?

Le baron et Béatrix entrent comme une trombe par la gauche.

PIERRE et FANCHETTE, effrayés.

Oh!

SCÈNE X

FANCHETTE, PIERRE, LE BARON, BÉATRIX.

BÉATRIX *.

C'est lui! c'est lui!

LE BARON.

Mais non, mais non. Voilà comment j'ai voyagé depuis ce matin.

BÉATRIX.

Je vous dis que je l'ai vu descendre à la Souterraine.

LE BARON.

Vous l'avez vu de dos.

BÉATRIX.

Je l'ai reconnu.

LE BARON.

A chaque station vous vous figuriez voir sa tête à la portière.

BÉATRIX.

Si vous croyez que c'est agréable de voyager dans le même train que son mari.

LE BARON.

Quand on est dans un autre compartiment.

BÉATRIX.

Avec des remords.

LE BARON.

En perspective.

* Le baron, Béatrix, Pierre, Fanchette.

BÉATRIX.

Sommes-nous arrivés?

LE BARON.

Pas encore, j'ai dû me tromper de chemin.

BÉATRIX.

Il ne manquait plus que cela!

LE BARON.

Je vais m'adresser à ces villageois *. Jeune paysan, et vous, jeune paysanne... voulez-vous m'indiquer le chemin qui mène au château de monsieur de Miradoux ? (Pierre et Fanchette se regardent.) Vous n'entendez pas ?

FANCHETTE.

Il n'y a pas de monsieur de Miradoux à Bobignac.

BÉATRIX.

Il n'y en a pas ?

PIERRE.

Et il n'y a que le château de Planchouéran, à monsieur le comte de Planchouéran... not' maire.

BÉATRIX.

Nous ne saurons plus où aller.

LE BARON.

Calmez-vous.

BÉATRIX.

Vous ne comprenez pas ma frayeur!

LE BARON.

Si, si, mais vous exagérez; vous ne pouviez pas voir sur le bord de la route un arbre un peu biscornu sans crier : C'est mon mari!

* Béatrix, le baron, Pierre, Fanchette.

BÉATRIX.

Et vous me répondiez : Peut-être!

LE BARON.

Votre effroi me gagnait.

FANCHETTE, s'approchant *.

Si madame...

BÉATRIX, poussant un cri de frayeur.

Ah!

LE BARON.

Quoi?

BÉATRIX, tombant dans les bras du baron.

C'est lui!

LE BARON.

C'est cette jeune paysanne. Soutenez-vous un peu.

BÉATRIX.

C'est impossible.

LE BARON, à Fanchette **.

Vous disiez, jeune paysanne?

FANCHETTE.

Je disais : si madame voulait un peu d'eau fraîche.

BÉATRIX.

Je ne veux rien.

LE BARON, à Fanchette.

Merci. (A Béatrix.) Calmez-vous.

BÉATRIX.

Mon mari demandera : avez-vous vu passer une jeune

* Pierre, Fanchette, Béatrix, le baron.

** Fanchette, Pierre, Béatrix, le baron.

dame blonde, jolie, en robe blanche, avec un vieux monsieur?

LE BARON.

Comment, un vieux monsieur?

BÉATRIX.

En veston.

PIERRE, s'approchant.

Je vas chercher...

BÉATRIX, même jeu que plus haut.

C'est lui!

LE BARON, la faisant changer de côté*.

C'est ce jeune paysan... j'en mourrai si ça dure...
Vous disiez, jeune paysan?...

PIERRE.

Je disais : je vas chercher le maître d'école... il est un
peu médecin, le maître d'école.

LE BARON.

N'allez chercher personne.

BÉATRIX.

Alors vous ne trouvez rien pour me sauver? .

LE BARON.

Si, si, j'ai trouvé. (Appelant.) Jeune villageois, et vous,
jeune villageoise, si vous nous procurez immédiatement
des habits de paysanne et de paysan, il y aura vingt
francs à chacun de vous.

FANCHETTE et PIERRE.

Vingt francs?

* Fanchette, Pierre, le baron, Béatrix.

BÉATRIX, bas au baron.

Que voulez-vous faire?

LE BARON.

Nous déguiser.

BÉATRIX.

Oh! oui, oui.

LE BARON, aux paysans.

Acceptez-vous?

FANCHETTE.

Dame! si c'est pas une farce... (Le baron leur montre l'argent.)
Prends donc!

PIERRE.

Prends donc, toi!

.. Ils prennent l'argent et remontent.

LE BARON *.

En attendant, il faut nous cacher.

FANCHETTE.

Dans la grange.

PIERRE.

Vous serez en sûreté.

FANCHETTE.

Nous vous apporterons de vieux habits.

PIERRE.

Et vous vous habillerez.

BÉATRIX.

Dans la même pièce?

* Fanchette, le baron, Béatrix, Pierre.

FANCHETTE.

Il y a le côté du foin et le côté de la paille.

LE BARON, à Béatrix.

Vous choisirez.

PIERRE, au fond.

On vient!

Ils disparaissent vivement dans la grange.

SCÈNE XI

FANCHETTE, PIERRE, puis MIRADOUX et
LÉONARD, puis CHARLOT.

FANCHETTE, regardant à gauche.

C'est le père Miradoux qui court comme un cabri.

PIERRE.

Fais semblant de rien.

FANCHETTE.

Toi non plus.

Ils disparaissent par la droite. -- Miradoux, venant du fond, à gauche,
entre en courant, suivi par Léonard.

LÉONARD, entrant *.

Mais qu'est-ce qui te prend, papa? Qu'est-ce qui te
prend? Tu vas être fourbu.

MIRADOUX, tenant toujours sa fourche.

Préviens Noémie et Harmance.

* Miradoux, Léonard.

LÉONARD.

Elles coupent de la luzerne pour les vaches, et de la rabette.

MIRADOUX.

On vous fera demander et vous viendrez tous les trois comme c'est convenu : Noémie avec de la luzerne, Harmanche avec de la rabette, et toi avec de la paille.

LÉONARD, en sortant.

Il ne faut pas répliquer. Plus il a des idées qu'on ne comprend pas, plus il y tient.

Il sort par le fond à droite.

MIRADOUX.

J'ai aperçu une voiture sur la route de la Souterraine, c'est Boquet. Il m'a vu hier en homme du monde avec mon élégance naturelle; il faut frapper son imagination. J'ai affaire à un crétin, et je n'ai plus que vingt-quatre heures. S'il exige une enquête ou un acte de notoriété, comme c'est son droit, je perds la succession. Au moment d'être maire, quand je pourrais aller à Paris tous les mois... dans l'intérêt de la commune... quand je serais peut-être forcé d'y aller; — et une fois à Paris... Mais je serai toujours leur égal dans la personne de ma femme et de mes enfants, qui resteront ici. (Appelant Charlot qui vient par la gauche *.) Charlot! va sur la route de la Souterraine; tu verras un petit vieux, laid; tu t'approcheras, il te demandera le père Miradoux ou m'sieu Miradoux, tu le conduiras ici.

CHARLOT.

Il me donnera une pièce?

MIRADOUX.

Je l'espère. Je vais prendre un râteau avec ma fourche.

Il sort par le fond, à gauche.

* Charlot, Miradoux.

CHARLOT, seul.

Mais c'est très-loin, la route de la Souterraine... Je vas vite pour qu'il me donne une pièce.

Il sort en courant par la gauche. — Pierre et Fanchette sortent de la maison, ils portent des hardes et ils courent à la grange.

PIERRE, appelant *.

Monsieur!

FANCHETTE.

Madame!

PIERRE.

Monsieur! monsieur!

FANCHETTE.

Madame!

Ils se regardent tous les deux avec effroi.

PIERRE.

Ils sont peut-être étouffés.

FANCHETTE.

Tu vas me faire peur.

PIERRE.

Je ne suis pas rassuré du tout.

FANCHETTE.

Ni moi.

Le baron et Béatrix paraissent à la porte de la grange.

* Fanchette, Pierre.

SCÈNE XII

FANCHETTE, PIERRE, LE BARON, BÉATRIX,
puis BOQUET, LÉOCADIE et CHARLOT.

LE BARON *.

Nous sommes seuls?

PIERRE et FANCHETTE, effrayés.

Ah!

FANCHETTE.

Oui.

PIERRE, donnant les bardes.

Voilà!

BÉATRIX.

Mais c'est horrible, ça!

LE BARON.

Cet habit n'est pas à ma taille.

PIERRE.

Il n'y en a pas d'autres.

BÉATRIX, poussant un cri.

Mon mari!

LE BARON.

Mais non.

Ils entrent précipitamment dans la grange. — Béatrix, en se sauvant, laisse tomber son chapeau, qui reste au milieu de la scène. — Pierre et Fanchette disparaissent à droite.

* Fanchette, Béatrix, le baron, Pierre.

BOQUET, paraissant à gauche.

On se cache en me voyant!... Oh! oh!

CHARLOT, entrant avec Léocadie.

C'est ici. (A part.) Mais il était là, le petit monsieur.

BOQUET *.

Combien t'a-t-on payé pour me mentir?

CHARLOT.

Moi, m'sieu?

BOQUET.

Tu viens à moi, comme par hasard, et tu me dis : Vous demandez peut-être le père Miradoux?

CHARLOT.

Mais, m'sieu!...

BOQUET.

Tais-toi! (Regardant autour de lui.) C'est trop laid pour être vrai.

LÉOCADIE.

Vous croyez qu'on vous trompe, mon oncle?

BOQUET.

Je le crois, Léocadie, d'autant que j'ai encore été prévenu ce matin par un billet : « On vous trompe. »

LÉOCADIE.

Mais, mon oncle, comment vous tromperait-on?

BOQUET.

Tu ne sais pas, ma nièce, à quels subterfuges peut pousser à notre époque la convoitise des richesses. Tu vois tous les jours des gens qui se font ducs ou princes. Il est bien plus commode de se faire paysan; mais il

* Charlot, Boquet, Léocadie.

n'est pas facile d'endormir ma sagacité naturelle... et je suis devenu très-défiant.

CHARLOT.

Je vas aller prévenir le père Miradoux.

BOQUET.

Je te le défends! Pourquoi s'est-on caché à mon approche? (Remessant le chapeau de Béatrix.) Et voici un chapeau de dame... de dame du monde; ma femme en a un pareil.

LÉOCADIE.

Oui.

BOQUET.

C'est un indice. Je mets ce chapeau dans ma poche.

Il le met dans sa poche.

LÉOCADIE.

Vous me disiez ce matin: Enfin, Léocadie, tu vas avoir un mari.

BOQUET.

Je le croyais, ma nièce.

LÉOCADIE.

Ce serait bien triste si ça ne réussissait pas encore.

BOQUET.

Ça réussira peut-être.

LÉOCADIE.

Vous m'avez recommandé d'être aimable.

BOQUET.

Ne te hâte pas.

LÉOCADIE.

Mais quand faudra-t-il commencer?

BOQUET.

Je te ferai signe.

LÉOCADIE.

Bien, mon oncle, alors...

BOQUET.

Ne me parle plus, je ne suis pas un oncle aujourd'hui. Je suis un officier ministériel dans l'exercice de ses fonctions. Je veux d'abord inspecter l'extérieur. (A Charlot.) Suis-moi.

CHARLOT.

Mais, m'sieu !...

BOQUET, prenant le bras de sa nièce.

Suis-moi. — Viens, Léocadie.

LÉOCADIE.

Oui, mon oncle.

Ils sortent par le fond, à droite.

CHARLOT, à part.

Il ne m'a rien donné du tout.

FANCHETTE, revenant par la gauche. — A Charlot *.

Qu'est-ce que c'est que ce petit vieux-là ?

CHARLOT.

C'est un petit vieux grincheux que le père Miradoux m'a dit d'aller chercher.

FANCHETTE.

Pourquoi ?

CHARLOT.

Je ne sais pas, moi.

Il sort à la suite de Boquet.

FANCHETTE, seule.

Il se passe quelque chose, bien sûr, il se passe quelque

* Fanchette, Charlot.

chose. (Regardant à gauche.) Là!... quand je le disais! Voilà encore du beau monde. C'est donc une procession aujourd'hui.

Elle se met à balayer.

SCÈNE XIII

FANCHETTE, VAUBALLAN, ARCADIE,
MASCARETTE.

Ils entrent par la gauche.

VAUBALLAN.

Vous voyez bien que ce n'est pas ici... vous avez pris une fausse adresse, avouez-le.

MASCARETTE *.

Ne te fâche pas, Vauballan.

ARCADIE.

Vous voilà bien malheureux d'avoir voyagé avec nous.

VAUBALLAN, à Fanchette **.

Petite!

FANCHETTE.

M'sieu!

VAUBALLAN.

Est-elle gentille!... Où sommes-nous ici?

FANCHETTE.

Chez des cultivateurs, ça se connaît assez.

* Arcadie, Vauballan, Mascarette, Fanchette.

** Arcadie, Mascarette, Vauballan, Fanchette.

ARCADIE.

Elle vous dit que ça se connaît assez. Elle se moque de vous.

MASCARETTE.

Mais ça a beaucoup de chic, ici !

Elles remontent.

ARCADIE, à la porte de l'étable.

Et ça sent bon, l'étable. Oh ! des vaches et des moutons !

MASCARETTE.

Tu n'oses pas entrer ?

ARCADIE.

Si... si.

Elles entrent dans l'étable.

VAUBALLAN *.

Petite !

FANCHETTE.

M'sieu !

VAUBALLAN, embarrassé.

Je ne sais plus ce que je voulais te dire.

FANCHETTE.

Oh ! je le sais bien, moi.

VAUBALLAN.

Vraiment !

Il l'embrasse.

FANCHETTE.

Le v'là !

Elle remonte.

* Vauballan, Fanchette.

VAUBALLAN; à part.

Dans les villes ça s'appelle de la dépravation, mais aux champs, c'est de l'innocence. Je ne suis pas fâché d'être venu, maintenant.

ARCADIE, sortant vivement de l'étable.

Oh! mais elles sont très-méchantes, leurs bêtes!

MASCARETTE.

Si nous buvions du lait. *

VAUBALLAN.

Eh bien! nous ne sommes pas chez nous.

FANCHETTE.

Oh! on vous en vendrait bien.

ARCADIE.

Demandons à voir les fermiers.

VAUBALLAN *.

Permettez. (Il les attire à part.) J'ai conservé l'habitude, moi, de respecter les choses respectables. Je ne pratique pas la famille, mais je la vénère.

ARCADIE et MASCARETTE.

Moi aussi.

VAUBALLAN.

Nous sommes chez de braves gens, mariés de père en fils; je ne veux pas les scandaliser.

MASCARETTE.

Mais nous pourrions être mariées aussi, nous.

VAUBALLAN.

Je n'aime pas les plaisanteries.

* Arcadie, Vauballan, Mascarette, Fauchette.

ARCADIE.

Allons, mon petit Vauballan, ça nous amusera.

MASCARETTE.

Voyons, Vauballan...

VAUBALLAN.

Vous feriez des bêtises.

ARCADIE, à part.

Il cède! (Haut.) Je te jure que non.

MASCARETTE.

Nous le jurons.

VAUBALLAN, appelle: *

Petite, va demander si on veut bien recevoir un voyageur avec sa femme et sa fille.

FANCHETTE.

Oui, m'sieu.

Elle sort par la droite.

MASCARETTE.

Sa femme et sa fille?

ARCADIE.

La fille, c'est moi.

MASCARETTE.

Oh! mais non, c'est moi.

ARCADIE.

Il me semble que si l'une de nous a l'air jeune...

MASCARETTE.

Tu ne t'imagines pas qu'on me prendrait pour ta mère.

ARCADIE.

Crois-tu qu'on me prendrait pour la tienne?

* Arcadie, Mascarette, Vauballan, Fanchette.

MASCARETTE.

D'abord, en fait, j'ai un an de moins que toi.

ARCADIE.

Tu ne montres pas ton extrait de naissance.

MASCARETTE.

Vois un peu si j'ai une ride.

ARCADIE.

Veux-tu dire que j'en ai ?

VAUBALLAN *.

Si nous devons nous disputer, partons.

ARCADIE, vivement.

Mais non, mais non, arrangeons cela.

MASCARETTE.

On dit : ma femme et sa sœur.

VAUBALLAN.

Et sa sœur... c'est bien vulgaire ; et puis il est trop tard : je ne peux pas avouer que je m'embrouille dans ma famille. J'aime mieux m'en aller.

MASCARETTE.

Mais non, ne t'en va pas.

VAUBALLAN.

Si aucune de vous ne veut être la mère...

MASCARETTE.

Tirons au sort.

VAUBALLAN.

Vous vous soumettez ?

ARCADIE et MASCARETTE.

Nous nous soumettrons.

* Arcadie, Vanhallan, Mascarette.

VAUBALLAN.

De bonne grâce ?

ARCADIE et MASCARETTE.

De bonne grâce.

VAUBALLAN, prenant des pièces de monnaie dans sa poche.

Pair ou impair ?

ARCADIE.

Pair.

MASCARETTE.

Je voulais le dire aussi.

VAUBALLAN.

Soit. (Reprenant d'autres pièces.) Impair ou pair ?

MASCARETTE.

Pair.

ARCADIE.

Impair.

VAUBALLAN, ouvrant la main.

Arcadie a gagné.

MASCARETTE.

Que c'est bête, Vauballan, de mettre les gens dans des situations pareilles !

VAUBALLAN.

Tu l'as voulu ; maintenant essaie d'être respectable.

ARCADIE, à Mascarette *.

Ne t'inquiète pas, je prendrai un air naïf qui te rajeunira.

MASCARETTE.

Et comment ferai-je pour me vieillir?... j'aurai beau

* Vauballan, Arcadie, Mascarette.

prendre des airs imposants! il faudra grossir ma voix, hum! hum!

VAUBALLAN.

Je vous préviens qu'ils ne sont pas bêtes, les paysans; tenez-vous bien.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MIRADOUX.

MIRADOUX, entrant par le fond, à gauche.

Charlot ne revient plus...

ARCADIE et MASCARETTE *.

Monsieur de Miradoux!

MIRADOUX, stupéfait.

Hein!

VAUBALLAN.

Miradoux!

ARCADIE et MASCARETTE.

En paysan!

MIRADOUX, ahuri.

Arcadie et Mascarotte, ici!

VAUBALLAN **.

Est-il heureux de pouvoir se mettre à l'aise!

MIRADOUX.

Comment êtes-vous ici? Qui vous a donné mon adresse?

* Miradoux, Vaubellan, Arcadie, Mascarotte.

** Vaubellan, Miradoux, Arcadie, Mascarotte.

VAUBALLAN.

Vous l'aviez laissée sur votre table.

MIRADOUX.

Moi! C'est Boquet! c'est ce misérable Boquet! il était ivre.

ARCADIE.

Je l'ai prise.

MIRADOUX.

Vous l'avez prise! alors il ne viendra pas.

VAUBALLAN.

Voyons, Miradoux...

ARCADIE et MASCARETTE.

Monsieur de Miradoux...

MIRADOUX.

D'abord, allez-vous-en, vous ne pouvez pas rester ici.

ARCADIE et MASCARETTE.

Pourquoi donc?

MIRADOUX.

Mais parce que... parce que vous n'êtes pas à votre place.

VAUBALLAN.

Rassurez-vous, cher ami, je vous présente ma femme et ma fille. C'est très-régulier : je les ai tirées au sort.

MASCARETTE.

Oui, mon cher.

ARCADIE.

Nous pouvons aller partout.

MIRADOUX.

Eh bien, allez-y!

ARCADIE, *bas à Miradoux.*

Vous savez que j'ai votre promesse.

MIRADOUX.

Vous ne l'avez plus.

ARCADIE.

Je ne l'ai plus!

Elle cherche dans sa poche.

MIRADOUX.

Je l'ai reprise; ne cherchez pas. Elle est dans la poche de mon habit qui est resté à Paris.

ARCADIE.

Je ne l'ai plus!... Ah! c'est ainsi!

VAUBALLAN.

Ma fille! N'oubliez pas que vous êtes ma fille! (A Miradoux.) Ce cher ami, cet excellent ami! (Elles l'entourent de façon qu'il ne voit pas entrer Noémie, Hermance et Léonard.) Tiens! voici des paysans.

SCENE XV

LES MÊMES, NOÉMIE, HERMANCE, LÉONARD.

Noémie entre portant sur sa tête de la luzerne dans un tablier bleu. — Hermance porte une hotte pleine de rabette. — Léonard, trois bottes de paille au bout d'une fourche. — Ils viennent par le fond, à droite *.

MIRADOUX, les apercevant.

Noémie! Si Arcadie apprend que je suis marié, elle fera un esclandre.

* Vauballan, Miradoux, Noémie, Hermance, Léonard, Mascarette, Arcadie.

VAUBALLAN, à Miradoux.

Ce sont vos fermiers ?

MIRADOUX.

Oui, oui, ne faites pas attention.

NOÉMIE, à Hermance et Léonard.

Saluez...

Ils saluent gauchement.

VAUBALLAN.

On vous a dérangés pour nous au milieu de vos travaux !

MIRADOUX.

Ils y retournent.

NOÉMIE.

C'est nous qui sommes flattés de recevoir monsieur, madame et la compagnie.

MIRADOUX, à Noémie.

C'est assez.

NOÉMIE.

Pourquoi que c'est assez ?

VAUBALLAN, à Miradoux.

Elle s'exprime très-bien, cette paysanne ; elle est très-gentille.

MIRADOUX.

Tu la vois mal.

ARCADIE.

Présentez-nous.

MIRADOUX.

C'est inutile.

VAUBALLAN.

Pour la morale... (A Noémie, Hermance et Léonard, montrant Arcadie et Mascarette.) Je venais avec ma femme et ma fille...

ARCADIE, bas.

Mais non, vous vous trompez!

Elle change de place avec Mascarette *.

VAUBALLAN.

Ah! oui. (Reprenant.) Avec ma fille et ma femme.

ARCADIE, vivement.

Papa voit bien qu'il a été indiscret.

MIRADOUX.

Il l'a été.

HERMANCE.

Oh! non, mam'zelle, ça ne nous dérange point.

VAUBALLAN.

Très-gentille aussi, la petite.

MIRADOUX.

De profil! (A Noémie.) Allez-vous en.

NOÉMIE.

Et pourquoi que nous nous en irions?

VAUBALLAN.

Nous ne voulons pas vous retenir pendant que vous êtes chargés.

MIRADOUX.

Oui, oui, ils sont chargés.

ARCADIE, désignant Léonard.

Monsieur surtout!

* Arcadie, Mascarette, Vauballan, Miradoux, Noémie, Hermance, Léonard.

LÉONARD.

Ah! moi, ça ne me fatigue pas, au contraire. Je suis fort.

ARCADIE, à Miradoux.

Il est très-bien, ce gros garçon.

MIRADOUX.

Il est volumineux.

VAUBALLAN, très-galant, à Noémie *.

Voulez-vous me permettre de vous débarrasser?

MIRADOUX.

Allons, bon!

NOÉMIE.

Vous êtes bien poli, monsieur.

Elle lui donne sa luzerne.

ARCADIE et MASCARETTE, allant à Hermance et Léonard,

Et nous aussi, et nous aussi!

MASCARETTE.

Nous allons vous aider.

ARCADIE.

C'est amusant!

Mascarette et Arcadie prennent la paille de Léonard; ils remontent tous les trois. — Vauballan, qui s'est débarrassé de la luzerne, revient et s'empare de la hotte d'Hermance. — Il entre avec elle dans l'étable. — Noémie s'est rapprochée de Miradoux.

NOÉMIE **.

Tu ne nous disais pas que tu connaissais de si beau monde.

* Arcadie, Mascarette, Miradoux, Vauballan, Noémie, Hermance, Léonard

** Miradoux, Noémie.

MIRADOUX.

Je ne les connais pas du tout.

NOÉMIE.

Tu ne les connais point?

MIRADOUX.

J'ai l'air de les connaître, mais je ne les connais pas.

NOÉMIE.

Et le vieux t'appelait son ami, son cher ami.

MIRADOUX.

Ça ne prouve rien.

NOÉMIE.

Et il te donnait des poignées de mains, et des poignées de mains.

MIRADOUX.

Je vais t'expliquer : c'est un candidat à la députation.

NOÉMIE.

Ah!

MIRADOUX.

Et ils sont tous comme ça, les candidats. Ils vous donnent des poignées de mains, ils vous appellent leur ami, leur cher ami, sans vous connaître. Tu vois, toi, il ne te connaissait pas? Eh bien, il t'a pris ta luzerne. Une fois nommé, par exemple, va te promener!

NOÉMIE.

Et il sera nommé, celui-ci?

MIRADOUX.

A en juger par le mal qu'il se donne!...

NOÉMIE.

Alors je comprends, il faut être aimable.

MIRADOUX.

Moi, oui... pas toi.

NOÉMIE.

Moi aussi.

VAUBALLAN, sortant de l'étable avec Hermance. — Il l'embrasse.

Un bien beau sang dans ce pays!

MASCARETTE, revenant avec Arcadie et Léonard.

Bon, j'ai de la paille sur ma robe.

ARCADIE.

Et moi donc!

MIRADOUX, à part.

Il faut les éloigner à tout prix.

NOÉMIE, à Hermance, montrant Vauballan *.

C'est un député!

HERMANCE, à Léonard.

C'est un député!

LÉONARD.

Eh bien, il n'est pas fier.

MIRADOUX.

Ces dames veulent sans doute voir la campagne... il y a de jolies promenades.

NOÉMIE, montrant Léonard **.

C'est le fils à mon mari.

LÉONARD.

Je suis le fils à papa.

* Noémie, Hermance, Léonard, Vauballan, Miradoux, Mascarette, Arcadie.

** Hermance, Léonard, Noémie, Miradoux, Vauballan, Mascarette, Arcadie.

MIRADOUX, à Noémie.

Allez à votre ouvrage.

NOÉMIE, continuant.

Et Harmance est sa fille.

HERMANCE.

Je suis la fille à papa.

NOÉMIE.

Moi, je suis la seconde femme.

MASCARETTE.

Moi aussi. (Bas à Arcadie.) Je n'y avais pas pensé.

ARCADIE.

Trop tard!

NOÉMIE.

Moi, je n'ai pas d'enfants.

MIRADOUX, à part.

Où va-t-elle?

VAUBALLAN, allant à elle *.

Pas encore?

NOÉMIE.

Vous êtes bien honnête.

VAUBALLAN, bas à Miradoux.

Comment est le mari?

MIRADOUX.

Un homme superbe, un ancien gendarme.

VAUBALLAN, à Miradoux.

Très-jolie, la fermière. (Haut.) Il me semble que Miradoux n'est pas à plaindre à Bobignac.

* Harmance, Léonard, Vauballan, Miradoux, Mascarette, Arcadie.

NOÉMIE, baissant les yeux.

Vous trouvez?

VAUBALLAN.

Hein!

MASCARETTE et ARCADIE.

Ah bah!

MIRADOUX, à Noémie et aux enfants.

Allez, allez, vite à l'ouvrage! je vais montrer à ces dames ce qu'il y a de plus curieux dans le pays; c'est la rivière. (A part.) Si je pouvais les flanquer dedans!

MASCARETTE.

Votre bras, alors.

Miradoux lui donne le bras, ils remontent.

ARCADIE, à part.

Ah! les cheveux blonds!... Je comprends, maintenant.

Miradoux, Mascarette et Arcadie sortent par le fond, à gauche. — Vauballan reste en arrière.

NOÉMIE, les regardant sortir *.

Est-il Dieu possible de se mettre sur son pauvre corps tant de chiffons que ça!

HERMANCE.

Et des plis! En voilà-t-il des plis! dans le bas du dos, partout!

LÉONARD, montrant Vauballan.

Et le député avec son paletot et sa canne et son faux-col! Faut-il que des chrétiens aiment à ressembler aux singes!

HERMANCE.

Lionard, viens par là : nous les verrons passer.

* Léonard, Hermance, Noémie.

LÉONARD.

Allons!

Ils sortent par la gauche, deuxième plan.

SCÈNE XVI

NOÉMIE, VAUBALLAN.

NOÉMIE à part, regardant Vauballan qui revient.

Le député n'est point parti. Je vais lui parler de la route qui couperait notre abricotier.

VAUBALLAN, à part*.

Comment dois-je aborder cette Lucrèce de campagne?

NOÉMIE, haut.

Monsieur a été bien aimable tout à l'heure.

VAUBALLAN.

Qui ne le serait? (il chante.) « En voyant tant d'attraits, je regrette... »

NOÉMIE, à part.

Il chante! Faut-il qu'il ait envie d'être député!

VAUBALLAN.

Êtes-vous contente à Bobignac?

NOÉMIE.

Ah! dame! faut bien se contenter!

VAUBALLAN.

Vous n'avez jamais pensé à aller à Paris?

NOÉMIE.

Dieu! si! mais on ne veut pas m'y mener.

* Noémie, Vauballan.

VAUBALLAN.

Si je vous offrais de vous y conduire?

NOÉMIE.

Vous? (A part.) Faut-il qu'il ait envie d'être député!
(Haut.) Et que dirait mon homme?

VAUBALLAN.

Quand vous le tromperiez un peu, votre homme? Une fois de plus, une fois de moins, il n'en mourrait pas.

NOÉMIE.

Non, mais ça porte malheur à nos bestiaux.

VAUBALLAN.

Vous croyez?

NOÉMIE.

Il en est tant mort l'année dernière!

VAUBALLAN.

Ah! il paraît que l'année dernière...

NOÉMIE.

Pauvres moutons! Mais je voudrais bien causer sérieusement avec monsieur.

VAUBALLAN.

Moi aussi, moi aussi!

NOÉMIE.

Si monsieur voulait être bien aimable...

VAUBALLAN.

Je ne veux que ça.

NOÉMIE.

Mais quand monsieur aura ce qu'il désire...

VAUBALLAN.

Ah! (A part.) Déjà?

NOÉMIE.

Il oubliera bien vite tout ce qu'il aura promis.

VAUBALLAN, à part.

Elle veut que je promette quelque chose.

NOÉMIE.

Mais c'est égal, je me risque. Il y a un abricotier...

VAUBALLAN, à part.

Un rendez-vous! A Paris, ça aurait duré vingt minutes de plus.

NOÉMIE.

Il y a un abricotier, qui est superbe, et entouré de noisetiers, que c'est comme un bosquet.

VAUBALLAN.

Les jardins d'Armide!

NOÉMIE.

Et il n'y aurait qu'à faire un coude à la nouvelle route...

VAUBALLAN.

Faisons le coude.

NOÉMIE.

Vous ne l'oublierez pas?

VAUBALLAN.

Montrez-moi le chemin.

Il l'embrasse.

BOQUET, entrant par la droite avec Léocadie.

Ne regarde pas, Léocadie!

Il la fait retourner.

NOÉMIE.

Oh ! un étranger !

Elle se sauve par la gauche.

SCÈNE XVII

VAUBALLAN, BOQUET, LÉOCADIE.

BOQUET *.

Tu peux regarder, Léocadie.

VAUBALLAN, l'apercevant.

Monsieur Boquet !

BOQUET.

Monsieur de Vauballan, à Bobignac !

VAUBALLAN.

Oui, j'y suis en villégiature.

BOQUET.

Vous appelez ça de la villégiature !

VAUBALLAN.

C'est une petite fermière de Miradoux, ça ne tire pas à conséquence.

BOQUET.

Éloigne-toi, Léocadie.

LÉOCADIE.

Oui, mon oncle.

Elle va s'asseoir sur le banc.

* Vauballan, Boquet, Léocadie.

BOQUET.

Une fermière de Miradoux ! Vous connaissez beaucoup Miradoux ?

VAUBALLAN.

C'est mon ami intime.

BOQUET.

Est-il marié ?

VAUBALLAN.

Lui ? Oh ! le gaillard ! il s'en garde bien.

BOQUET.

A-t-il des enfants ?

VAUBALLAN.

Vous êtes curieux, Boquet.

BOQUET.

Je vous remercie. On me l'avait écrit : « On vous trompe. »

VAUBALLAN.

Toujours, alors, toujours ?

BOQUET.

Toujours !

VAUBALLAN, à part.

Je retourne à mes moutons.

Il sort par la gauche.

BOQUET, à part.

Mais on ne me trompera pas.

Il va près de Léocadie.

SCÈNE XVIII

MIRADOUX, BOQUET, LÉOCADIE,
puis LILINE.

MIRADOUX, entrant sans le voir, par le fond à gauche *.

Quelles tuiles ! Je les ai assises au bord de l'eau sur un terrain très-glissant, et je leur ai donné des lignes ; elles pêchent, ça me donne du répit. (Apercevant Boquet.) Boquet, mon cher monsieur Boquet !

BOQUET.

Oh !

MIRADOUX.

Que je suis heureux de vous voir !

BOQUET.

Quel est ce costume ?

MIRADOUX.

C'est le mien.

BOQUET.

Quand on vous a vu en cravate blanche...

MIRADOUX.

Ça me change un peu, oui.

BOQUET.

Hier, vous aviez un habit noir.

MIRADOUX.

Mais hier... Ça va recommencer. — N'oubliez pas que nous n'avons que vingt-quatre heures.

* Miradoux, Boquet, Léocadie.

BOQUET.

Parfaitement. Je me suis permis de me faire accompagner par ma nièce, Léocadie Boquet, que je vous présente.

MIRADOUX.

Mademoiselle sera la bienvenue.

LÉOCADIE.

Je vous remercie, monsieur. (Bas.) Faut-il l'appeler monsieur ?

BOQUET.

Jusqu'à nouvel ordre.

LÉOCADIE.

Bien, mon oncle.

MIRADOUX, à part *.

Et les autres qui sont là ! Si j'étais déjà maire, je leur ferais demander leurs papiers et je les ferais fourrer dedans, comme vagabonds et vagabondes.

BOQUET, à part.

Jusqu'ou va-t-il pousser l'imposture ?

MIRADOUX, à part.

Il a l'air encore plus bête qu'hier. (Haut.) Voilà ma maisonnette, mon humble maisonnette... voilà la grange avec de la paille et du foin, voilà le foin, c'est-à-dire non, mais ça ne fait rien. L'étable avec les vaches, plus loin les moutons. (Liline, sortant de la maison, traverse, un seau à la main.) Où vas-tu, Liline ?

LILINE **.

Je vais traire les vaches, père Miradoux.

* Léocadie, Boquet, Miradoux.

** Liline, Miradoux, Boquet, Léocadie.

MIRADOUX.

Voilà Liline, c'est Liline, elle va traire les vaches, je ne lui fais pas dire. Va, Liline. (Liline entre dans l'étable.) Le puits et la corde, les canards; non, ils n'y sont pas, les canards; ils vagabondent, les canards... Et puis...

Il cherche.

LÉOCADIE, bas *.

Il ne nous montre pas son fils.

BOQUET.

Il nous le montrera indubitablement, s'il existe.

MIRADOUX.

Et puis... il y a les poules. Vous n'avez pas vu les poules? C'est là à gauche.

LÉOCADIE.

Oh! oui, mon oncle, voyons les poules.

BOQUET.

Volontiers, ma nièce.

MIRADOUX.

Des poules modestes... des poules de campagne. Pas de huppées... la simple crête... et encore! La poule du travailleur!

Ils sortent par le fond, à gauche. Pierre et Fanchette vont chercher dans la grange le baron et Béatrix, qui apparaissent sous des habits de paysans.

* Miradoux, Boquet, Léocadie.

SCÈNE XIX

FANCHETTE, PIERRE, LE BARON, BÉATRIX,
 puis LÉONARD, puis BOQUET et LÉOCADIE.

FANCHETTE *.

Il n'y a plus personne, vous pouvez sortir.

PIERRE.

Vous pouvez vous promener.

LE BARON, à Béatrix.

Maintenant, êtes-vous rassurée ?

BÉATRIX.

Un peu.

LE BARON.

Prenez des allures villageoises.

BÉATRIX.

Mais je ne saurai pas.

LE BARON.

Imitez-moi.

FANCHETTE.

Nous avons dit que vous étiez venus demander de l'ouvrage.

PIERRE.

Vous n'aurez plus qu'à faire semblant de travailler comme tout le monde.

BÉATRIX.

Semblant de travailler ! je ne saurai pas.

* Fanchette, Béatrix, le baron, Pierre.

LE BARON.

Nous essaierons. Ça me fouette le sang. Que fait-on en ce moment ?

FANCHETTE.

On se repose.

LE BARON.

Nous saurons bien nous reposer.

PIERRE.

C'est la collation.

BÉATRIX, au baron.

De quoi ai-je l'air ainsi ?

LE BARON.

C'est le col; le col me rend sourd.

LÉONARD, entrant par la droite *.

Eh bien, Pierre ! où sont-ils, les moissonneurs ? Ah ! les voilà !

LE BARON, changeant son accent.

Nous venons, comme ça, chercher, comme ça, un peu d'ouvrage.

LÉONARD.

C'est un Auvergnat, ça.

LE BARON.

Vu que les temps sont ben durs pour le pauvre monde.

BÉATRIX, l'imitant.

Ah ! oui !

LÉONARD.

Elle est gentille, la moissonneuse.

Il lui prend la taille.

* Fanchette, Léonard, Béatrix, le baron, Pierre.

BÉATRIX.

Hein !

LÉONARD.

Eh bien, quoi ?

LE BARON, bas à Béatrix.

Ne vous trahissez pas.

LÉONARD.

Elle est gentille !

Il la poursuit en la lutinant et il l'embrasse. Le baron en fait de même avec Fanchette.

BOQUET, rentrant avec Léocadie.

Oh ! ne regarde pas, Léocadie !

Il la fait retourner.

BÉATRIX, à part *.

Mon mari !

LÉONARD.

Quoi que vous avez ?

BÉATRIX.

Rien ! rien !

Elle se sauve par la droite, Léonard la poursuit.

SCÈNE XX

FANCHETTE, PIERRE, LE BARON,
BOQUET, LÉOCADIE, MIRADOUX, puis NOÉMIE,
HERMANCE et LÉONARD.

MIRADOUX, revenant, à la suite de Boquet et Léocadie **.

Ah ! vous arrivez au moment où on ne travaille pas.

* Fanchette, le baron, Pierre, Léocadie, Boquet, Léonard.

** Fanchette, le baron, Miradoux, Boquet, Léocadie.

BOQUET.

Vous appelez ça ne pas travailler, vous ?

MIRADOUX, continuant.

C'est le repos. — Nous l'avons bien gagné. — Si vous m'aviez vu tout à l'heure...

BOQUET.

Retourne-toi, Léocadie.

MIRADOUX.

Êtes-vous convaincu ?

BOQUET.

Non, non, pas encore.

MIRADOUX, impatienté.

Je vais vous présenter ma famille.

Il sort par la droite.

LÉOCADIE, avec joie.

Ah !

BOQUET.

Apaise-toi, ma nièce. (En se retournant, il se trouve en face du baron, qui jusqu'à ce moment était resté à l'utiner Fanchette) Oh !

LE BARON, à part *.

Le mari !

Il veut s'esquiver.

BOQUET, le retenant.

Le baron de la Bigottière !

LE BARON, très-embarrassé.

Oui... oui...

Fanchette est remontée avec Pierre.

BOQUET.

Déguisé en paysan !

* Le baron, Boquet, Léocadie.

LE BARON.

Oui !

BOQUET.

Vous vous cachez ?

LE BARON.

Non... non... nous avons pris ces habits de paysans...

BOQUET.

Pourquoi ?

LE BARON.

Pour faire une farce.

BOQUET.

Ah ! ah ! ah ! ah !... vous faites des farces ?

LE BARON.

Avec quelques amis...

BOQUET.

Monsieur de Miradoux ?

LE BARON.

De Mir... (Il voit Miradoux qui revient avec sa femme et ses enfants.)
Tiens ! — Oui, oui, précisément. (A part.) Miradoux est
aussi déguisé !

Il remonte, puis s'esquive.

MIRADOUX *.

Monsieur Boquet, je vous présente ma femme, Noémie,
Harmance, ma fille, et Lionard, mon fils.

LÉOCADIE.

Son fils !

BOQUET.

Ne t'enthousiasme pas, ma nièce ; il est faux !

* Léocadie, Boquet, Miradoux, Noémie, Harmance.

LÉOCADIE.

Ah! mon oncle!

Elle remonte.

BOQUET.

Ils sont tous faux!

MIRADOUX.

Je vous présente ma femme...

BOQUET.

C'est inutile.

MIRADOUX.

Comment, inutile?

BOQUET.

Je suis fixé.

MIRADOUX.

Sur quoi?

BOQUET.

Je connais vos paysans et vos paysannes.

MIRADOUX, étonné.

Vous les connaissez?

BOQUET, allant à Noémie.

Madame peut enlever ses cotillons de futaine; je ne suis pas sa dupe.

MIRADOUX.

Ma femme!

NOÉMIE.

Il veut que j'ôte mon cotillon! en voilà un dépravé!

MIRADOUX, la faisant remonter.

Ne réponds pas, Noémie.

BOQUET, allant à Hermance.

Mademoiselle ne m'abuse pas avec ses bas bleus.

HERMANCE.

Quoi, mes bas bleus? — Qu'est-ce qu'ils ont, mes bas bleus?

MIRADOUX, la faisant remonter.

Ne réponds pas, Harmance.

BOQUET, à Léonard.

Monsieur peut désenfler ses joues; ça ne trompe personne.

LÉONARD, étonné.

Quoi, désenfler?

MIRADOUX, la faisant remonter aussi.

Ne réponds pas, Lionard. (voyant entrer Braisillon et Martial, suivis de trois paysans.) Ah! voilà Braisillon et Martial. (A part.) Suis-je maire?

BOQUET.

En voici d'autres!

SCÈNE XXI

LES MÊMES, MARTIAL, BRAISILLON, PAYSANS.

MARTIAL*.

Nous venons vous annoncer que tout le village pense comme nous.

* Braisillon, Martial, Miradoux, Boquet, Noémie, Hermance, Léonard, Léo. cadie assise sur le banc. — Les paysans au fond.

MIRADOUX.

Ah!

BRAISILLON.

Nous voulons pour maire un paysan comme nous.

BOQUET, montrant Braisillon.

Il est beau, celui-ci!

MIRADOUX.

Je vous prie de respecter Braisillon.

BRAISILLON, à Miradoux.

Vous ne me donnerez pas une prise ?

BOQUET.

Ne faites donc pas le malin, vous.

BRAISILLON.

Plait-il?

BOQUET.

On ne trompe pas Aristide Boquet.

BRAISILLON.

S'il vous plaît?

MIRADOUX.

Il ne vous trompe pas ; il ne vous dit rien.

BOQUET.

Vous pouvez laisser votre pioche.

BRAISILLON.

Plait-il?

MIRADOUX.

Elle ne quitte jamais son épaule, sa pioche. (A Boquet.)
Boquet, je vous croyais bête, mais pas à ce point.

BOQUET.

Vous avez déguisé vos amis!

MIRADOUX, à part.

Il va compromettre mon élection!

LE BARON, revenant très-ému, à part.

J'ai perdu Béatrix.

BOQUET *.

En voici un!

MIRADOUX, stupéfait.

La Bigottière!

BOQUET.

Le baron de la Bigottière.

TOUS.

Un baron!

MIRADOUX.

La Bigottière ici?

Le baron remonte.

BOQUET.

Et si vous me montriez vos paysannes...

MIRADOUX, remontant.

Je vous les montrerai.

LE BARON, vivement **.

Non.

MIRADOUX.

Pourquoi?

LE BARON, bas.

Il y a sa femme!

Il sort par la droite.

* Braisillon, Martial, Miradoux, Boquet, le baron, Noémie, Hermance, Léonard. Les autres au fond.

** Braisillon, Martial, Miradoux, le baron, Boquet, Noémie, Hermance, Léonard.

MIRADOUX, à part.

Hein ! il m'a amené sa femme !

BOQUET, triomphant.

Ah ! ah ! Avouez-nous donc que vous faites le bonhomme, mais que vous êtes vraiment monsieur de Miradoux.

NOÉMIE, HERMANCE, LÉONARD.

De Miradoux !

MIRADOUX, bas.

Pas devant eux !... pas devant eux !

BOQUET, continuant.

Monsieur de Miradoux, gentilhomme.

NOÉMIE, HERMANCE, LÉONARD.

Gentilhomme !

MIRADOUX.

Vous voulez que ma femme et mes enfants rougissent de moi ?

BOQUET, s'animant de plus en plus.

Et qu'hier encore...

TOUS.

Quoi, hier encore ?

MIRADOUX.

Boquet ! Taisez-vous.

Vauballeu, Arcadie et Mascarette paraissent au fond, venant de la droite.

SCÈNE XXII

LES MÊMES, VAUBALLAN, ARCADIE,
MASCARETTE,
PAYSANS et PAYSANNES.

ARCADIE *.

Que se passe-t-il ?

MASCARETTE.

Monsieur Boquet !

VAUBALLAN

Tiens ! Boquet !

BOQUET, remontant à eux.

Ah ! ah ! J'en appelle à votre ami, monsieur de Vauballan.

MIRADOUX, bas.

Boquet ! plus un mot !

BOQUET.

Et ces dames...

MIRADOUX.

Il ne s'agit pas de ces...

BOQUET.

Vous êtes un faux paysan.

MIRADOUX.

Boquet !

* Braisillon, Martial, Miradoux, Boquet, Vauballan, Arcadie, Mascarette, Noémie, Hermance, Léonard, — Léocadie au-dessus, à droite. — Fanchette, Pierre, Charlot, Françoise, Lilie et les autres paysans et paysannes sont au fond.

BOQUET.

Vous êtes tous de faux paysans.

TOUS.

De faux paysans!

MARTIAL.

Moi! Martial Bonard dit Poulot!

BRAISILLON.

Moi, Braisillon de père en fils!

MIRADOUX, cherchant à les calmer.

Mes amis, mes amis!

BOQUET, criant plus fort.

Oui, de faux paysans!

MARTIAL, menaçant avec sa fourche.

Il nous insulte, le bourgeois!

BRAISILLON, brandissant sa pioche.

Il nous insulte!

Ils courent sur Boquet.

BOQUET.

Eh bien! eh bien!

Il se sauve effaré, par le fond, à gauche. — Braisillon, Martial et les paysans le poursuivent en poussant des cris menaçants. — Vaubellan, Arcadie et Mascarette, montés sur le perron, rient aux éclats.

MIRADOUX.

Mais ils vont le tuer! Et ma succession! Et ma succession!

Il sort en courant pour attraper Boquet.

LÉONARDO, avec une grande joie.

Il y a une succession?

HERMANCE, de même.

Nous sommes riches !

NOÉMIE, de même.

Nous sommes nobles * !

Il s'embrassent.

LÉOCADIE, sortant en courant.

Mon oncle ! mon oncle !

* Noémie, Hermance, Léocadie, Fanchette, Françoise et Lilipe au-dessus.—
Vanballen, Mascarette et Arcadie sont au fond et suivent des yeux Boquet et
les paysans.

ACTE TROISIÈME

Une grande chambre dans la ferme de Miradoux. — Mobilier rustique. — La porte d'entrée au fond, donnant sur la campagne. — Deux portes à gauche et deux à droite. — Une table à gauche. — Une cheminée entre les deux portes de droite. — Deux tableaux accrochés de chaque côté de la porte du fond. — Trois ou quatre escabeaux. — Au milieu de la scène, se trouvent, pêle-mêle, une partie des nouveaux meubles : un guéridon, un secrétaire, un chiffonnier, et deux chaises garnies de velours.

SCÈNE PREMIÈRE

FANCHETTE, CHARLOT, LILINE, FRANÇOISE,
PAYSANS et PAYSANNES, puis PIERRE,
puis VAUBALLAN.

Au lever du rideau, les paysans sont occupés à enlever le mobilier rustique et à le remplacer par les meubles nouveaux.

FANCHETTE, désignant la table à deux paysans.

Enlevez ça. (Les paysans emportent la table, Fanchette et Liline la remplacent par le guéridon; Charlot et Françoise placent le chiffonnier au fond, à gauche; deux paysans mettent le secrétaire au fond, à droite. — On enlève tous les escabeaux; on place une chaise à droite, l'autre au fond, du même côté. — Deux paysans apportent un piano. Elle le fait placer entre les deux portes de gauche.) Là, le piano... non, là... ou là... Ici.

FRANÇOISE, entrant avec deux candélabres.

Eh ben, et les chandeliers?

FANCHETTE, la reprenant *.

Les candélabres!... Sur la cheminée.

Françoise pose les candélabres sur la cheminée. — Elle sort.

PIERRE, entrant avec un grand fauteuil en tapisserie.

Oh! le beau fauteuil! oh! le beau fauteuil!

Fanchette le fait placer près du guéridon.

LILINE.

Mais où ont-ils donc acheté tout ça?

FANCHETTE.

C'est le maître d'école qui avait hérité du mobilier de la tante de sa femme, et il ne savait qu'en faire.

FRANÇOISE, rentrant avec deux vases.

Oh! les beaux vases! oh! les beaux vases!

Fanchette les fait placer sur le chiffonnier. — Pierre brosse le fauteuil.

— Françoise balaie. — Charlot époussette les meubles. — Deux paysannes essuient les tableaux. Liline, montée sur un escabeau, nettoie les carreaux de la porte du fond. — Fanchette préside à tous ces travaux.

PIERRE.

Quelqu'un qui va être étonné, c'est le père Miradoux.

FANCHETTE.

Pourvu qu'il ne revienne pas trop tôt.

FRANÇOISE.

Où a-t-il donc été?

LILINE.

Eh ben, il a été à la poursuite de ce bourgeois qu'ils appellent Boquet.

CHARLOT.

En voilà un petit vieux qui court!

* Fanchette, Françoise, Liline, Charlot. — Les paysans au fond.

PIERRE.

Nous le tenions, quand il s'est jeté dans un fourré comme un lièvre. On ne l'a plus revu.

FANCHETTE.

Il a oublié sa nièce qui est toujours ici, pauvre demoiselle!

PIERRE.

Eh ben, moi, je crois qu'il est resté caché quelque part dans le pays.

FRANÇOISE.

Et les autres?

PIERRE.

Les autres sont à l'auberge du *Mouton-d'Or*.

LILINE, regardant au fond.

Oh! voilà le député qui vient.

FANCHETTE.

Eh ben, laissez-le venir. D'abord, c'est pas un député, c'est un candidat.

PIERRE.

Oh! cette Fanchette! Elle verrait un prince que ça ne lui ferait pas plus d'effet qu'à cette brosse.

FANCHETTE.

Je crois bien; j'ai été bonne d'enfants à Guéret, chez un avocat, en face la préfecture.

VAUBALLAN paraît au fond.

TOUS.

Le député!

VAUBALLAN, entrant *.

Monsieur de Miradoux? (Se représentant.) Le père Miradoux?

* Fanchette, Françoise, Charlot, Liline, Vauballan, les deux paysannes, Pierre.

FANCHETTE.

Il n'est pas rentré.

Vauballan descend. — Ils le regardent tous et lui font de grands saluts.

VAUBALLAN, à part.

Voilà comme on me regarde depuis hier dans ce village. C'est extraordinaire : je les éblouis par ma désinvolture. (Haut.) Le baron de la Bigottière a dû venir ?

FANCHETTE.

Pas encore.

VAUBALLAN.

Puis-je l'attendre un instant ?

FANCHETTE.

Oui, monsieur. (Aux paysans.) Que vous êtes bêtes de regarder les gens comme ça !

Elle les renvoie. — Ils sortent tous par le fond.

SCÈNE II

VAUBALLAN, puis LE BARON, puis PIERRE.

VAUBALLAN, seul.

Je suis très-intrigué : j'ai reçu un billet ainsi conçu : « On se réunira à deux heures dans la salle de bal, pour entendre monsieur de Vauballan. » Que veulent-ils entendre ? Ai-je dit devant quelqu'un que je joue assez agréablement du violoncelle ? C'est bien possible ; mais je ne joue pas en public.

LE BARON, entrant vivement par le fond.

Partie, mon ami, elle est partie !

VAUBALLAN.

Qui ?

* Vauballan, le baron.

LE BARON.

Béatrix, madame Boquet. Si jamais on me reprend à enlever une femme mariée et peureuse ! Je l'ai accompagnée jusqu'au chemin de fer. Elle voyait toujours son mari dans chaque buisson. Je l'ai installée dans le compartiment des dames et elle voyage avec nos remords... sur la planche. A la Souterraine, j'ai trouvé Miradoux ; je l'y ai laissé.

VAUBALLAN.

Qu'y fait-il ?

LE BARON.

Il fait faction devant la gare pour arrêter Boquet qui s'en va avec la succession. Miradoux m'a fait toutes ses confidences. J'ai compris sa situation et je lui ai promis que tu le débarrasserais d'Arcadie.

VAUBALLAN.

Nous partons dans une heure : je venais le lui annoncer. Pauvre Miradoux ! Il est trop cachottier. Il a une femme et il n'ose pas le dire à ses amis. C'est très-dangereux.

LE BARON.

Avec une Parisienne, oui. Mais avec une fille de la campagne, naturellement vertueuse...

VAUBALLAN.

Hum !

LE BARON.

Quoi ?

VAUBALLAN.

J'éternue.

LE BARON.

Dieu te bénisse !

VAUBALLAN.

Tu deviens naïf aussi toi.

LE BARON.

Mon ami, tu as devant toi un homme transformé. Miradoux m'a converti.

VAUBALLAN.

A quoi?

LE BARON.

A ses idées.

VAUBALLAN.

Tu veux te faire cultivateur?

LE BARON.

Ce serait prudent. Miradoux a raison; nous sommes les vieilles couches.

VAUBALLAN.

Eh bien?

LE BARON.

Eh bien! derrière nous il y a les nouvelles.

VAUBALLAN.

Que veulent-elles? Vieillir? Laissons-les faire.

LE BARON.

Plaisante! plaisante! Je te dis, moi, que Miradoux est un sage.

VAUBALLAN.

Veux-tu, comme lui, épouser une paysanne?

LE BARON.

J'y songe.

VAUBALLAN.

Au prix où est la soie, il y a économie.

LE BARON.

La vie des champs! L'éducation de la nature! c'est la vraie, c'est la seule. Notre mère Ève n'a pas été élevée dans un salon.

VAUBALLAN.

Elle n'y aurait pas trouvé de pommier.

LE BARON, remontant.

Tu es stupide *. Que penses-tu de mademoiselle de Miradoux?

VAUBALLAN.

Très-beau sang!

LE BARON.

Elle aura douze mille livres de rentes si on retrouve Boquet.

VAUBALLAN.

Est-ce que tu n'es pas un peu mûr?

LE BARON.

Mon ami, si je reste à Bobignac, dans huit jours j'aurai reverdi.

VAUBALLAN.

Parbleu! moi, je reverdis déjà.

PIERRE, entrant par le fond et remettant une lettre à Vauballan.

Une lettre qui est très-pressée.

VAUBALLAN, l'ouvrant.

C'est de Mascarette. — « Tout est changé; nous ne partons plus, nous sommes invités à dîner. »

LE BARON.

Nous ne partons plus!

* Le baron, Vauballan.

VAUBALLAN.

Nous sommes invités à dîner!

LE BARON.

Invités? Chez qui? Que se passe-t-il? Allons voir.

VAUBALLAN.

Allons vite.

Ils remontent.

PIERRE, arrêtant Vauballan.

Monsieur... Martial vient dire qu'on attend Monsieur dans la salle de bal.

VAUBALLAN.

Réponds-lui que je n'ai pas mon instrument.

PIERRE.

Oui, monsieur.

Vauballan et le baron sortent par le fond.

SCÈNE III

PIERRE, puis LÉOCADIE, puis FANCHETTE.

PIERRE, seul.

Qui aurait jamais dit que la Noémie et l'Harmance, c'étaient des dames?... et Lionard qu'est un monsieur! Alors pourquoi que je ne serais pas aussi un monsieur, moi? En voilà-t-il un remue-ménage!

LÉOCADIE, entrant par la gauche, deuxième plan *.

On n'a pas de nouvelles de mon oncle?

PIERRE.

Non, mam'zelle, pas du tout.

* Léocadie, Pierre.

LÉOCADIE.

Je suis très-inquiète.

PIERRE.

Bien sûr, il ne lui sera rien arrivé.

LÉOCADIE.

Que se passe-t-il ici ?

PIERRE.

Oh ! mam'zelle, il y a bien du nouveau.

LÉOCADIE.

Quel nouveau ?

PIERRE.

On dit que le père Miradoux n'est pas ce qu'on croyait,
et que nous sommes riches, maintenant.

LÉOCADIE.

Riches ? Et mon oncle qui est parti sans me faire signe !
Que vais-je faire maintenant ?

FANCHETTE, entrant en courant par le fond.

V'là madame ! v'là madame ! Oh ! qu'elle est belle !

SCÈNE IV

LES MÊMES, NOÉMIE, puis HERMANCE, LILINE,
FRANÇOISE, puis LÉONARD et CHARLOT.

NOÉMIE, entrant par le fond. — Elle est habillée d'une façon très-extravagante : robe de soie de couleurs voyantes, chapeau chargé de plumes et de fleurs, etc.

Léonard n'est pas revenu de Guéret?... Ah ! mademoiselle Boquet !

LÉOCADIE *.

Qu'est-ce que c'est que ça?

NOÉMIE, se promenant et se donnant des airs de grande dame.

C'est un peu simple, mais il n'est pas facile de se procurer ce qu'on veut à Bobignac. Nous avons trouvé, heureusement, des gravures de modes chez la directrice des postes. La couturière a passé la nuit, et Fanchette, qui a servi à Guéret, en face la préfecture, m'a donné quelques conseils.

FANCHETTE.

Et je peux dire que je m'y connais!

HERMANCE, entrant. — Elle est habillée de la même façon que Noémie **.

Me voilà prête; la soie est un peu légère, et ça ne fait pas beaucoup d'effet, mais c'est la gravure. (Lilina et Françoise sont entrées derrière Hermance. — Tous regardent Noémie et Hermance avec admiration.) J'aurai dans quelques jours un vrai costume avec des plis, des plis... Ceux-ci sont arrêtés avec des épingles, mais on s'y tromperait, n'est-ce pas? Ah! voici le piano!

LILINE.

C'est-il joli! c'est-il joli!

FRANÇOISE.

Ça m'irait joliment bien aussi, à moi!

NOÉMIE et HERMANCE, voyant entrer Léonard.

Léonard!

LÉOCADIE, à part.

Le fils!

* Léocadie, Noémie, Pierre, Fanchette.

** Léocadie, Hermance, Noémie, Pierre, Fanchette, les autres au-dessus.

LÉONARD, entrant par le fond. — Il est habillé en gommeux ridicule. Il a un monocle dans l'œil, et porte en bandoulière un étui de jumelles. Charlot entre derrière lui.

Êtes-vous contente, belle-maman?

NOÉMIE et HERMANCE.

Ah! qu'il est beau!

CHARLOT.

Un monsieur! un vrai monsieur!

. LÉOCADIE, à part *.

Ils ont hérité, c'est sûr!

LÉONARD.

Ça vient de Guéret. J'ai crevé un cheval, mais voilà... J'ai pris tout ce qu'il y a de mieux dans le tout fait. (Apercevant Léocadie.) Ah! mademoiselle!

LÉOCADIE, à part.

Il me sourit, et mon oncle qui n'est pas là! (Haut.) Pardon, monsieur, je vais chercher des nouvelles de mon oncle.

LÉONARD.

On le trouvera, nous le trouverons; papa le cherche, n'ayez pas de crainte.

LÉOCADIE, à part.

Il est très-aimable.

Elle sort par le fond.

FRANÇOISE, à Liline en regardant Léonard.

Il est ben plus beau qu'avant!

LILINE.

Ah oui!

* Léocadie, Léonard, Noémie, Hermance, Fanchette, les autres au fond.

NOÉMIE *.

Léonard, m'as-tu rapporté ce que je t'ai demandé?

LÉONARD, tirant une boîte de sa poche.

Oui, belle-maman.

Il lui remet un bracelet porte-bonheur.

HERMANCE.

Et à moi?

LÉONARD.

A toi aussi.

Il lui donne une bague.

NOÉMIE.

On dit que ces anneaux-là, ça porte chance... C'est pour qu'il n'arrive pas malheur à nos bêtes... quoique à présent, les bêtes, ça ne m'intéresse guère.

Elle met le bracelet.

LILINE **.

C'est de l'or!

FRANÇOISE.

Mais oui, c'est de l'or.

HERMANCE, mettant la bague.

Une bague! J'aurai donc une vraie bague!... ça va bien.

LÉONARD, montrant son étoil de jumelles.

Moi, je me suis acheté cette machine. Je ne sais pas encore à quoi ça sert, mais j'ai vu un monsieur qui en avait une... En attendant, j'y mets mon mouchoir... (Il ouvre l'étoi et en tire un mouchoir.) Et tout est prêt ici?

HERMANCE.

Oh! nous n'avons pas perdu de temps.

* Noémie, Léonard, Hermance, les autres au fond.

** Pierre, Liline, Noémie, Léonard, Hermance, Françoise, Charlot, Fanchette.

NOÉMIE.

Il fallait bien un peu arranger notre appartement selon notre nouvelle position... Quand on s'appelle madame de Miradoux!

HERMANCE.

Mademoiselle de Miradoux!

LÉONARD.

Monsieur Léonard de Miradoux!

NOÉMIE.

On doit tenir son rang.

HERMANCE, à Léonard.

J'ai un piano; toutes les demoiselles ont un piano, et puisque je suis une demoiselle...

LÉONARD.

Tu as un piano... Et ma pendule... ma pendule!

HERMANCE.

Ta pendule?

PIERRE et FRANÇOISE, apportant la pendule.

La v'là, m'sieu Lionard, la v'là!

LÉONARD, la prenant.

Je l'ai achetée à Guéret... La v'là... la v'là .. Elle me coûte deux cents francs, parce qu'il y a un symbole.

NOÉMIE et HERMANCE.

Un symbole?

LÉONARD.

Il me l'a expliqué. Ça, c'est l'Amour. Tu vois, il a un carquois, ça s'appelle un carquois, et un arc... et il tire une flèche sur un pigeon... c'est un symbole.

On met la pendule sur la cheminée.

CHARLOT, à Hermance.

Ah ! que t'es belle comme ça, Hermance !

HERMANCE.

Je vous prie, Charlot, de ne plus me tutoyer.

Charlot remonte.

LILINE, à Léonard *.

Je vais traire les vaches.

LÉONARD.

Tu comprends, petite Liline, que je ne peux plus passer par une lucarne avec ces habits-là.

Lilina remonte.

NOÉMIE **.

Françoise, as-tu porté les invitations ?

FRANÇOISE.

Oui, madame Miradoux.

NOÉMIE.

De Miradoux !

FRANÇOISE.

De Miradoux.

Elle sort, ainsi que Charlot et Lilina.

NOÉMIE ***.

Étaient-elles bien faites, au moins ?

HERMANCE.

C'est moi qui les ai écrites en moulée.

LÉONARD.

Et c'est Fanchette qui a dicté ; moi, j'ai fait les barres, avant de partir... En voilà une qui avait un pâté... nous l'avons recommencée.

* Lilina, Léonard, Noémie, Hermance, Fanchette.

** Léonard, Françoise, Noémie, Fanchette, Hermance.

*** Pierre, Léonard, Noémie, Hermance, Fanchette.

NOÉMIE, la prenant et lisant.

« Monsieur et madame de Miradoux... » De Miradoux, c'est bien court.

LÉONARD.

Oui, c'est bien court.

HERMANCE.

Quand on met : monsieur le comte de Planchouéran!

NOÉMIE.

Madame la comtesse!

LÉONARD.

C'est ça qui résonne!

HERMANCE.

Papa est peut-être quelque chose?

NOÉMIE.

Non.

LÉONARD.

En es-tu bien sûre?

HERMANCE.

Il faudra allonger...

LÉONARD.

Oui, nous allongerons, nous dirons : monsieur de Miradoux de Bobignac...

HERMANCE.

Du Rasé.

NOÉMIE, reprenant sa lecture.

« Monsieur et madame de Miradoux ont l'honneur de prier monsieur et madame de Vauballan de venir dîner. »

LÉONARD.

Mais le dîner?

NOÉMIE.

Oh! ne crains rien: le *Mouton-d'Or* viendra lui-même, et j'ai tué une dinde.

HERMANCE.

A la bonne heure!

LÉONARD.

Pierre, tu sais, la tête droite, sans bouger, la voix forte... Tu n'as jamais été chez le comte de Planchouéran?

PIERRE.

Non, m'sieu Lionard.

LÉONARD.

Un comte qui n'est pas plus haut que ça! Enfin! Moi, j'ai vu le domestique par la fenêtre... Regarde un peu.

Il prend une pose.

PIERRE.

Oui, m'sieu Lionard.

Il remonte.

NOÉMIE*.

Fanchette, comment s'asseyait-elle, la femme de l'avocat, quand elle recevait, comme tu dis?

FANCHETTE.

Comme ça.

Elle s'assied sur la chaise, à droite, en prenant une pose prétentieuse.

HERMANCE.

Et sa fille?

* Léonard, Noémie, Fanchette, Hermance.

FANCHETTE, prenant une autre pose.

Comme ça. Toujours sur une chaise.

Hermance, qui s'était assise sur le fauteuil en l'imitant, se relève vivement.

LÉONARD *.

Et l'avocat?

FANCHETTE.

Il ne s'asseyait pas.

LÉONARD.

C'est vexant.

FANCHETTE.

Il se tenait debout et il mettait la main dans son gilet.

LÉONARD.

Très-bien; et qu'est-ce qu'il disait?

FANCHETTE.

Il ne disait rien... C'est sa femme qui parlait.

LÉONARD.

C'est vexant.

HERMANCE, prenant Fanchette à part.

Fanchette, que répondait la fille de l'avocat, quand on lui faisait la cour?

FANCHETTE.

Elle baissait les yeux comme ça... Un jour elle a fait comme ça : oh ! oh ! Je ne sais pas ce qu'on lui disait, par exemple; et après elle a répondu : Parlez à mon père.

Elle remonte.

HERMANCE.

Merci.

* Noémie, Léonard, Fanchette, Hermance.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE BARON, puis VAUBALLAN,
ARCADIE, et MASCARETTE.

PIERRE, au fond.

On vient.

LÉONARD.

Attention! (Bas.) Monsieur le baron de la Bigottière.

Le baron entre.

PIERRE, annonçant.

Monsieur le baron de la Rigottière!

LÉONARD, le reprenant.

Bigottière.

PIERRE, criant.

Bigottière.

LE BARON, étonné*.

J'ai trouvé, en rentrant au *Mouton-d'Or*, votre aimable invitation.

Il la montre. — Ils lui font de grandes révérences.

NOÉMIE.

C'est vous qui êtes aimable.

LÉONARD et HERMANCE.

C'est vous qui êtes aimable.

LE BARON, saluant.

Madame... mademoiselle... monsieur... (A part.) Qu'est-ce que cela veut dire?

* Le baron, Léonard, Noémie, Hermance, Fanchette, Pierre au fond.

HERMANCE, bas.

On voit tout de suite qu'il est baron.

LÉONARD.

C'est dans le bras.

Fanchette fait des signes à Noémie.

LE BARON, à part.

Mais pourquoi se font-elles des signes?

NOÉMIE.

Prenez un siège.

Le baron s'assied dans le fauteuil. — Noémie s'assied à droite ; Fanchette avance la seconde chaise à Hermance qui s'assoit à côté de Noémie. — Léonard est debout, près d'elles, jouant avec son étui et essayant de faire tenir son monocle.

LE BARON, assis.

J'arrive trop tôt, peut-être. L'invitation ne porte pas d'heure.

NOÉMIE, bas à Léonard.

Tu as oublié de mettre l'heure.

LÉONARD, bas à Hermance.

Tu as oublié de mettre l'heure.

NOÉMIE, au baron.

Ça n'est jamais trop tôt pour avoir le plaisir de vous voir.

HERMANCE.

Oh ! non.

LE BARON, à part.

Elle est charmante, la petite.

NOÉMIE.

Vous trouverez notre habitation bien modeste, mais c'est un provisoire. Mon époux... (Se reprenant sur un signe

de Fanchette.) Mon mari, malgré sa fortune, a des goûts simples... je les lui pardonne à cause de son âge.

FANCHETTE.

Elle disait toujours ça, la femme de l'avocat.

PIERRE, à Léonard.

On vient.

On se lève.

LÉONARD, remontant vivement.

Attention !

PIERRE.

Oui, m'sieu Lionard.

LÉONARD, bas.

Monsieur de Vauballan, sa dame et sa demoiselle.

PIERRE, annonçant.

Monsieur de Vaubellan.

LÉONARD, le reprenant.

Vauballan.

PIERRE, criant.

Vauballan.

LÉONARD, bas.

Sa dame et sa demoiselle.

PIERRE, annonçant.

Sa dame et sa demoiselle.

Vauballan entre, suivi d'Arcadie et de Mascarette.

VAUBALLAN, étonné.

Hein !

ARCADIE.

Oh !

MASCARETTE.

Oh !

VAUBALLAN, bas *.

Ne riez pas. (Haut.) Nous avons reçu votre gracieuse invitation...

NOÉMIE, avec une grande révérence.

C'est vous qui êtes gracieux.

LÉONARD, même jeu.

C'est vous qui êtes gracieux.

HERMANCE, même jeu.

C'est vous qui êtes gracieux.

VAUBALLAN.

C'est bien possible.

MASCARETTE, bas.

Quelles toilettes !

ARCADIE, bas.

Et quelles mines !

VAUBALLAN, bas.

Ne riez pas.

NOÉMIE.

C'est un peu simple.

MASCARETTE.

Mais non, c'est très-bien.

ARCADIE.

Il y a un luxe !

VAUBALLAN.

Et un goût !

* Le baron, Mascarette, Arcadie, Vauballan, Léonard, Noémie, Hermance, Fanchette.

MASCARETTE, bas.

Cette coiffure!

ARCADIE, bas.

Et ce mobilier!

Elles rient. — Fanchette fait des signes à Noémie.

VAUBALLAN, à part.

Pourquoi se font-elles des signes?

NOÉMIE.

Prenez donc des sièges.

FANCHETTE, bas à Noémie.

On a emporté les chaises.

NOÉMIE.

Ah! mon Dieu! (A Léonard.) On a emporté les chaises.

LÉONARD.

Où?

HERMANCE.

Je ne sais pas.

Ils sortent tous les cinq, comme une trombe, par le fond.

SCÈNE VI

VAUBALLAN, LE BARON, ARCADIE,
MASCARETTE, puis NOÉMIE, HERMANCE,
LÉONARD, et PIERRE.

ARCADIE, les regardant courir.

Qu'ont-elles donc, maintenant?

MASCARETTE, se tordant de rire.

Moi, j'étoufferai si ça dure.

ARCADIE, de même.

Moi, j'étouffe déjà.

MASCARETTE.

Faisons semblant de regarder les tableaux.

Elles remontent à droite.

VAUBALLAN, au baron *.

Eh bien ! l'éducation des champs ! les natures primitives !

LE BARON.

Mon, ami, je suis stupéfait.

VAUBALLAN.

Moi pas. Imitons-nous les uns les autres... ce n'est pas subversif.

LE BARON.

La petite est charmante.

VAUBALLAN.

Malgré sa robe ?

LE BARON.

Au travers.

VAUBALLAN.

Gourmet !

NOÉMIE, rentrant suivie d'Hermance et de Léonard, à part.

Ils les ont cachées !

LÉONARD et HERMANCE, à part.

Ils les ont cachées !

NOÉMIE **.

Si ces dames et ces messieurs voulaient faire un petit

* Le baron, Vauballan, Arcadie, Mascarette.

** Léonard, Hermance, Noémie, Arcadie, Mascarette, le baron, Vauballan.

tour dans le parc pour gagner l'appétit... on peut en gagner, nous aurons de quoi manger, Dieu merci!... J'ai tué une dinde.

VAUBALLAN, s'approchant.

Les intentions sont bonnes.

NOÉMIE.

Votre bras, monsieur ?

VAUBALLAN.

C'est trop d'honneur. (A part.) Tant pis pour Miradoux !

Il lui offre le bras.

NOÉMIE, à part.

Il me plaît à moi, ce vieux-là.

Ils sortent par le fond.

LE BARON, à part.

La petite baisse les yeux. J'ai fait impression. (A Hermance.) Mademoiselle, daignerez-vous accepter mon bras ?

LÉONARD, à part.

Daignerez-vous ?...

HERMANCE, au baron.

Ah! oui, monsieur; vous êtes bien poli! (A part.) Un baron, ça a tout de suite un air plus comme il faut que les autres.

Ils sortent à la suite de Vauballan et de Noémie.

ARCADIE, à Mascarette en regardant Léonard*.

Eh bien, il ne me déplaît toujours pas, ce gommeux de la grosse espèce.

MASCARETTE.

C'est moi qu'il dévisage.

ARCADIE.

Mais non, c'est moi.

* Léonard, Arcadie, Mascarette, Pierre au fond.

LÉONARD, avec importance à Arcadie, en imitant le baron.
Mademoiselle, daignerez-vous accepter mon bras?

ARCADIE, lui donnant le bras.

Volontiers, monsieur, très-volontiers.

LÉONARD.

Et la maman aussi.

MASCARETTE.

La maman ?

LÉONARD.

J'en ai deux. — Elle est joliment bien conservée, la maman !

PIERRE.

Et moi, m'sieu Lionard ?

LÉONARD.

Toi, suis-nous; nous attendons encore monsieur et madame le maître d'école, monsieur et madame le brigadier de gendarmerie.

PIERRE.

Oui, m'sieu Lionard.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VII

LÉOCADIE, puis LÉONARD, puis MIRADOUX.

LÉOCADIE, entrant par la porte du deuxième plan de droite.

Voilà le fils qui sort avec deux dames. (A elle-même.) Il a hérité, certainement. Toutes les demoiselles vont être aimables... et mon oncle ne revient pas ! — Une paysanne m'a dit qu'il était entré dans le bois et qu'il avait dû s'y

perdre. — Pauvre oncle ! (Voyant revenir Léonard.) — Oh ! le fils ! Je vais me mettre au piano.

Elle va au piano.

LÉONARD, accourant *.

La maman... la maman a oublié son ombrelle. — Oh ! mademoiselle Boquet qui tapote du piano ! (Il reste en admiration devant Léocadie.) Tapotez, tapotez, ne vous gênez pas. Vous aimez le piano ? Moi, j'ai un cor... un cor de chasse... quand on est riche, il faut bien se distraire.

LÉOCADIE, jouant la surprise.

Ah ! mon Dieu ! nous sommes seuls.

Elle passe à droite.

LÉONARD **.

Ça ne me fait pas peur.

LÉOCADIE.

Ni à moi, monsieur.

LÉONARD.

Comme le disait ma belle-mère, madame de Miradoux-de-Bobignac-du-Rasé, c'est un peu... un peu simple ici. Pour recevoir une demoiselle aussi distinguée, il faudrait un palais.

LÉOCADIE.

Oh ! monsieur, vous me faites rougir.

LÉONARD.

Je ne m'en plains pas. (Il va pour lui pincer la taille et s'arrête. — A part.) Ça ne doit pas être permis dans le grand monde, ça chiffonnerait les robes.

LÉOCADIE.

Quoi, monsieur ?

* Léocadie, Léonard.

** Léonard, Léocadie.

LÉONARD.

Je croyais voir un papillon et je me disais : il va chiffonner la robe. (Changeant de ton.) Oh! oui, il faudrait un palais!

LÉOCADIE.

Moi, monsieur, j'aimerais la campagne.

LÉONARD.

J'ai l'intention d'acheter une petite propriété.

LÉOCADIE.

Il paraît que le moment est très-bon pour acquérir des immeubles.

LÉONARD.

Ah! tant mieux! tant mieux!

LÉOCADIE.

Mon oncle en a beaucoup à vendre en ce moment.

LÉONARD.

Il a donc tout, votre oncle, il a donc tout!

LÉOCADIE.

Une petite maison à Asnières, avec rocher, bassin, cascade, jet d'eau et poissons rouges...

LÉONARD.

Poissons rouges! aimez-vous les poissons rouges?

LÉOCADIE.

Et un château en Suisse...

LÉONARD.

En Suisse! Oh! la Suisse! nous parlerons de la Suisse. Je la connais, j'ai lu le Robinson Suisse.

LÉOCADIE.

Donnant à celui qui achète le titre de marquis.

LÉONARD.

De marquis ! On devient marquis ?

LÉOCADIE.

Oui, monsieur.

LÉONARD.

Et ça coûte cher ?

LÉOCADIE.

Trente mille francs. — Excusez-moi, monsieur, je suis si troublée... c'est la première fois que je me trouve seule avec un jeune homme...

LÉONARD.

La première fois ! (A part.) Il n'y a que dans la ville que ça arrive, ça. (Haut.) La première fois ! (Il pose son mouchoir à terre et se jette à genoux.) Mademoiselle, si mon nom et ma fortune...

On entend du bruit au fond.

LÉOCADIE, effrayée.

On vient ! vous m'avez compromise.

Elle se sauve à droite.

LÉONARD.

Je réparerai ! je réparerai !

Il se sauve à gauche.

MIRADOUX, entrant par le fond.

Boquet n'était pas à la Souterraine. En revenant par le bois, je m'entends appeler d'en haut ; je regarde : c'était Boquet. Il avait passé la nuit sur un arbre pour échapper au père Braissillon. Je l'ai recueilli, je l'ai rassuré, je l'ai ramené, mais je ne l'ai pas convaincu. Et je n'ai qu'une heure... Il déjeune. (Apercevant le nouveau mobilier.) Qu'est-ce que c'est que ça ?... mais qu'ont-ils apporté là ? Un piano, des candélabres, une pendule !... J'ai la berlue, moi. (Appelant.) Noémie ! Harmance ! Lionard !

SCÈNE VIII

MIRADOUX, NOÉMIE, HERMANCE,
LÉONARD.

Noémie, Hermance et Léonard entrent ensemble par le fond.

NOÉMIE *.

Tu nous fais appeler, mon ami?

MIRADOUX, les regardant avec ahurissement.

Qu'est-ce qui m'arrive là?

NOÉMIE.

Ne me trouvez-vous pas bien ainsi, mon ami?

HERMANCE.

Et moi, mon père?

LÉONARD.

Et moi donc?

MIRADOUX.

Qu'est-ce que cela veut dire?

NOÉMIE.

Nous avons pensé, mon ami, qu'il fallait nous mettre un peu sur notre qu'en dira-t-on, pour tenir notre rang.

MIRADOUX.

Quel rang?

NOÉMIE.

Quand on s'appelle madame de Miradoux!

* Noémie, Miradoux, Hermance, Léonard.

HERMANCE.

Mademoiselle de Miradoux!

LÉONARD.

Léonard de Miradoux!

MIRADOUX.

Mais non, vous n'avez pas compris; vous êtes de simples Miradoux, la race nouvelle...

NOÉMIE.

Mais puisque tu es noble!

MIRADOUX.

Je ne veux pas l'être.

NOÉMIE.

Il faut que chacun reste dans sa position.

MIRADOUX.

Quelle position? Vous allez reprendre vos habits de travail.

NOÉMIE.

Jamais!

HERMANCE.

Jamais!

LÉONARD.

Jamais!

MIRADOUX.

Vous les reprendrez.

HERMANCE, câline.

C'est plutôt toi, papa, qui vas quitter ce vilain habit-là.

MIRADOUX.

C'est trop fort! c'est trop fort!

LÉONARD.

Je t'indiquerai mon tailleur.

MIRADOUX.

Je vous dis que j'ai voulu épouser une paysanne.

NOÉMIE.

Qu'appellez-vous paysanne?

MIRADOUX.

J'ai voulu avoir des enfants paysans.

LÉONARD et HERMANCE.

Paysans!

LÉONARD.

Faites donc avancer le fils du percepteur, pour voir.

HERMANCE.

Faites donc venir la fille du notaire.

NOÉMIE, passant à droite.

Comparez-moi donc à la comtesse de Planchouéran.

Boquet paraît à la porte du deuxième plan de gauche, suivi de Léocadie.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BOQUET, LÉOCADIE.

MIRADOUX, l'apercevant *.

Boquet! (A Noémie.) Ne vous montrez pas avec ces habits-là; cachez-vous.

NOÉMIE.

Et pourquoi que nous nous cacherions?

* Léocadie, Boquet, Miradoux, Noémie, Hermance, Léonard.

BOQUET, descendant.

Je vais mieux...

Les enfants et Noémie saluent Boquet.

MIRADOUX, à part.

Elle gâte tout! elle gâte tout!

BOQUET, à sa fille.

Qu'est-ce là?

LÉOCADIE.

Madame de Miradoux, mademoiselle de Miradoux et le fils.

Boquet va à Noémie et aux enfants, qui le saluent toujours, et les regarde avec attention.

MIRADOUX, à part *.

Tout est perdu!

BOQUET, à Miradoux.

Je suis convaincu... ce sont bien de vrais paysans.

NOÉMIE, très-offusquée.

Hein?

HERMANCE, de même.

Comment?

LÉONARD, de même.

Il est donc aveugle!

BOQUET.

Oui, oui, de vrais paysans.

NOÉMIE.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

MIRADOUX, allant à sa femme **.

Ne réponds pas, Noémie.

* Léocadie, Miradoux, Boquet, Noémie, Hermance, Léonard.

** Léocadie, Boquet, Miradoux, Noémie, Hermance, Léonard.

NOÉMIE,

Va te promener, Miradoux ! je n'ai pas besoin de toi.

BOQUET.

C'est sa femme ! à ces mots, je reconnais que c'est sa femme. — Une plume et du papier !

Il s'assied au guéridon et se met à écrire.

NOÉMIE.

Qu'a-t-il donc ?

MIRADOUX, à Boquet.

Ainsi vous êtes bien convaincu ?

BOQUET.

Je le suis.

MIRADOUX.

Pourvu que ça dure !... ne le troublez pas.

BOQUET, à part.

Je pourrai donc marier Léocadie !

MIRADOUX.

Écrivez, Boquet, et ne parlez pas.

HERMANCE, apercevant le baron qui paraît au fond.

Ah ! le baron !

SCÈNE X

LES MÊMES, LE BARON, puis CHARLOT.

LE BARON, entrant. — A part *.

On a retrouvé Boquet ! Miradoux hérite. (A Hermance.)
Mademoiselle.

* Léocadie, Léonard, Boquet, Miradoux, le baron, Hermance, Noémie.

LÉOCADIE, baissant les yeux, à Léonard qui s'était rapproché d'elle.

Monsieur, j'espère que mon oncle consentira...

LÉONARD.

Oh! merci! merci!

HERMANCE, baissant les yeux, au baron.

Parlez à mon père.

LE BARON, allant à Miradoux.

Mon cher Miradoux, j'ai l'honneur de te demander la main de ta fille.

MIRADOUX.

Toi?

LE BARON.

Je me crois agréé.

MIRADOUX.

Par Hermance?

Le baron remonte un peu.

HERMANCE, bas, à son père.

Songe donc, papa, il est baron!

MIRADOUX.

Hein?

LÉONARD, à son père *.

Je voudrais épouser mademoiselle Boquet.

MIRADOUX.

Toi?

LÉONARD.

Et j'achèterai un château pour être marquis.

MIRADOUX.

Marquis!

* Léocadie, Boquet, Léonard, Miradoux, Hermance, le baron, Noémie.

LÉONARD.

Le marquis de Miradoux!

MIRADOUX.

Marquis! baron! vous êtes fous.

NOÉMIE.

Puisque ça leur fait plaisir, à ces enfants!

MIRADOUX.

Je suis le maître et je vous forcerai tous à m'obéir. J'entends qu'on ne change rien à ma maison ni à mes habitudes. Vous allez jeter à la rivière tous ces horribles bibelots.

NOÉMIE.

Miradoux!

HERMANCE.

Papa!

MIRADOUX.

Vous ne m'obligerez pas à changer un costume que je n'ai jamais quitté depuis vingt-deux ans; je l'aime et je n'en porterai jamais d'autre, jamais.

BOQUET, se levant.

J'ai fini.

MIRADOUX, prenant le papier et le donnant à Léonard.

A la poste! à la poste!

Léonard donne le papier à Charlot qui est au fond. — Charlot disparaît.

BOQUET, à Miradoux*.

Je dois vous avouer qu'hier, avant de partir, j'ai soudoyé votre domestique Florentin.

MIRADOUX.

Comment?

* Léonard, Léocadie, Boquet, Miradoux, Noémie, Hermance, le baron.

NOÉMIE.

Son domestique!

BOQUET.

Pour avoir des preuves de votre identité... Je lui ai acheté des papiers qu'il avait trouvés dans la poche de votre habit.

NOÉMIE.

De son habit!

MIRADOUX.

Taisez-vous, Boquet.

BOQUET, bas.

Une promesse de mariage.

MIRADOUX, à part.

La lettre d'Arcadie et des notes de bijoutiers!

BOQUET, tirant des papiers de sa poche.

Maintenant, je peux vous les rendre.

NOÉMIE, les prenant.

Voyons!

MIRADOUX, furieux.

Imbécile!

NOÉMIE, d'un ton menaçant, à Miradoux.

Tu sais, Miradoux, que les cheveux du médaillon ne sont pas redevenus blonds.

MIRADOUX.

C'est qu'il n'a pas plu... (Arrêtant Noémie qui va pour ouvrir l'enveloppe.) Noémie! je t'avouerai tout.

NOÉMIE.

Ah!

MIRADOUX.

Et tu exigeras de moi ce que tu voudras.

NOÉMIE.

Tu me le jures?

MIRADOUX.

Je te le jure. J'ai été coupable! je t'ai trompée!

NOÉMIE.

Du moment que tu es un homme comme il faut, je ne serai pas plus sévère, comme on dit, que les autres dames.

Elle lui rend les papiers.

MIRADOUX.

Merci.

NOÉMIE.

Dans notre monde, on a bien des tentations, et il ne faudrait pas t'étonner si moi-même...

MIRADOUX.

Comment, toi-même?

NOÉMIE.

Ne t'effraie pas encore.

Arcadie et Mascarette paraissent au fond.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MASCARETTE, ARCADIE,
puis VAUBALLAN.

NOÉMIE.

Ah! ces dames! Où est donc monsieur de Vauballan?

MASCARETTE.

Il est à la salle de bal.

ARCADIE, bas à Miradoux *.

Vous ne me disiez pas que vous étiez marié!

MIRADOUX.

Oui, je le suis, je le suis trop, j'en ai peur.

ARCADIE, avec un soupir.

Quand trouverai-je un homme délicat?

MASCARETTE.

Pas même en province!

ARCADIE, s'éloignant à droite avec Mascarette.

Je ne cherche plus.

VAUBALLAN, entrant par le fond **.

Je viens d'une réunion électorale.

MIRADOUX.

D'une réunion électorale?

VAUBALLAN.

Ils ont voulu m'entendre. Je leur ai dit des bêtises et le hasard m'a servi : c'était leur opinion. Ils m'ont acclamé candidat à la députation.

MIRADOUX.

Vous?

VAUBALLAN.

Je continuerai.

* Léonard, Léocadie, Boquet, Noémie, Miradoux, Arcadie, Mascarette, Hermance, le baron.

** Léonard, Léocadie, Boquet, Noémie, Miradoux, Vauballan, Hermance, le baron, Arcadie, Mascarette.

MIRADOUX, avec amertume.

Ils choisissent un Vauballan! lorsque moi, leur égal, moi, leur maire...

VAUBALLAN.

Vous ne l'êtes plus. Ils ont nommé Braisillon.

Il va rejoindre Arcadie et Mascarette.

MIRADOUX.

Un idiot! Mais alors à quoi sert d'être leur égal, s'ils ne savent pas vous distinguer?

BOQUET, à part.

J'ai casé Léocadie!

NOÉMIE, à Miradoux *.

Tu m'as promis de m'accorder ce que je te demanderais?

MIRADOUX.

Oui.

NOÉMIE.

Eh bien, je veux que tu sois quelque chose dans le gouvernement.

MIRADOUX.

C'est le bouquet!

* Léonard, Léocadie, Boquet, Noémis, Miradoux, Hermance, le baron, Arcadie, Mascarette, Vauballan.

FIN